

Le Culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord et plus spécialement au Maroc

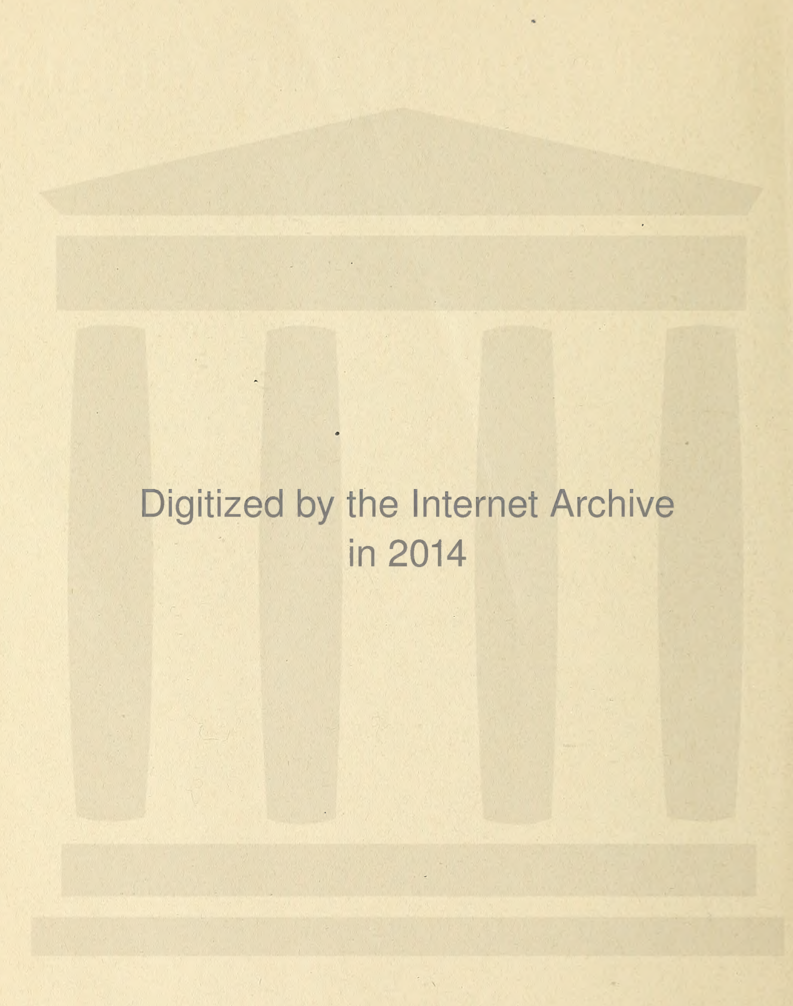
par

EDOUARD MONTET
Professeur à la Faculté de Théologie.

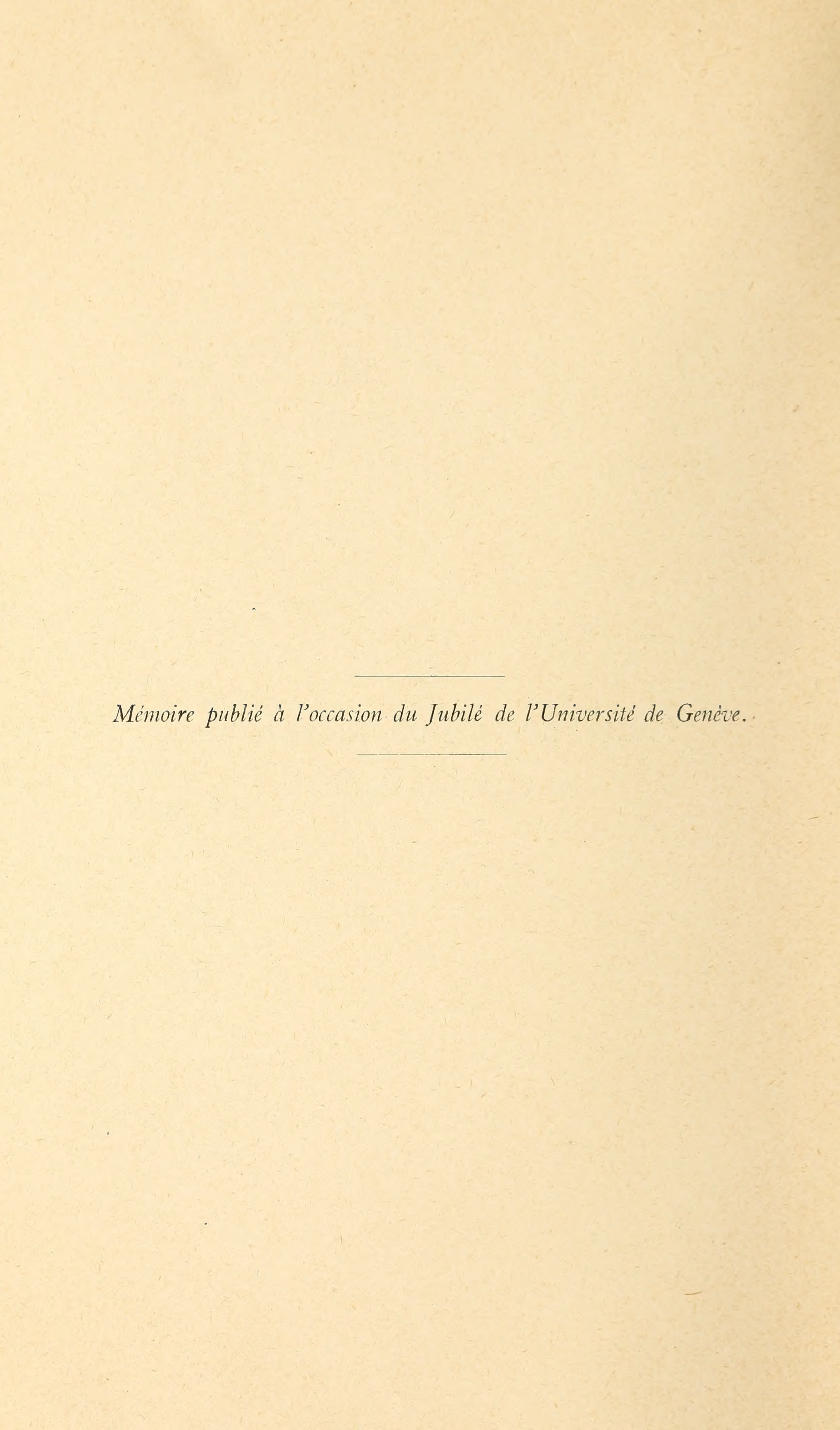
Avec 10 illustrations.

Mémoire publié à l'occasion du Jubilé de l'Université.
1559 — 1909

GENÈVE
1909



Le
Culte des saints musulmans
dans l'Afrique du Nord.



Mémoire publié à l'occasion du Jubilé de l'Université de Genève.

Le

Culte des saints musulmans

dans

l'Afrique du Nord

et plus spécialement au Maroc

par

EDOUARD MONTET

Professeur à la Faculté de Théologie.

Avec 10 illustrations.

GENÈVE

LIBRAIRIE GEORG & Cie

Libraires de l'Université.

1909

GENÈVE

IMPRIMERIE ALBERT KÜNDIG

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie du culte des saints est considérable, parce que, à côté des travaux spéciaux sur ce sujet, on trouve des renseignements nombreux et précieux dans les récits des voyageurs européens ou indigènes qui ont parcouru l'Afrique du Nord. Une autre source d'informations nous est acquise par les ouvrages sur les confréries religieuses, qui comptent beaucoup de saints parmi leurs fondateurs et leurs directeurs.

Comme travail d'ordre général sur la question, nous citerons :

I. Goldziher, *Muhammedanische Studien*, t. II, Halle, 1890 : *Die Heiligenverehrung im Islam* (p. 275-378).

Id., *Le culte des saints chez les Musulmans*, Revue de l'histoire des religions, 1880, t. II, p. 257-351.

Comme publications d'ordre spécial, nous mentionnerons en première ligne les ouvrages suivants de E. Doutté, auxquels nous devons une grande partie des renseignements les plus dignes de foi sur le sujet :

E. Doutté, *Notes sur l'Islâm maghribin : Les Marabouts*, Paris, 1900. Extrait de la Revue de l'histoire des religions.

Id., *Merrâkech*, Paris, 1905.

A ces écrits d'une importance capitale, il y a lieu d'ajouter divers opuscules et articles de revues du même auteur.

Nous citerons encore un livre plein d'intérêt, malgré la prolixité de son style, qui l'a fait mal juger, celui du Colonel

C. Trumelet, *Les saints de l'Islam : les saints du Tell*, Paris, 1881.

et les deux volumes de

A. Mouliéras, *Le Maroc inconnu*, Paris, 1895-1899.

où ce consciencieux auteur a recueilli les renseignements de son

inépuisable interlocuteur, le derviche marocain Moh'ammed ben Et'-T'ayyeb.

Bien d'autres travaux pourraient être signalés comme source d'informations; parmi eux nous ferons une place à part au magistral ouvrage de :

Ch. de FOUCAULD, *Reconnaissance au Maroc*, Paris, 1888.

Table de transcription de l'arabe.

Élif (n'est pas transcrit)	
Bâ	b
Tâ	t
Thâ	th (anglais) *ou* t (prononciation locale)
Djim	dj *ou* j (prononciation marocaine)
H'â	h'
Khâ	kh
Dâl	d
Dhâl	dh
Râ	r
Zâ	z
Sîn	s
Chîn	ch
Çâd	ç
D'âd	d'
T'â	t'
Z'â	z'
ʿAïn	ʿ
Ghaïn	gh
Fâ	f
Qâf	q *ou* dans quelques cas g (prononciation locale)
Kâf	k
Lâm	l
Mîm	m
Noûn	n
Hâ	h
Wâw	w (anglais), ou
Yâ	i, y



Le culte des saints musulmans.



Deux faits caractérisent l'Islâm dans l'Afrique du Nord, malgré la diversité des régions, des races et des langues de cette partie du continent, où domine la religion de Mahomet : le culte des saints et les confréries religieuses.

Ces deux faits sont en étroite relation l'un avec l'autre, et bien qu'ils existent partout où l'Islâm est répandu, ils ne présentent nulle part, dans l'immense domaine islamique, l'intensité et la vie qu'ils offrent dans l'Afrique septentrionale.

Il est à remarquer d'ailleurs que, dans l'Afrique du Nord, le culte des saints et le nombre et l'influence des confréries vont en augmentant de l'est à l'ouest, en sorte que c'est au Maroc que nous trouvons le plus riche déve-

loppement de l'un et l'autre de ces phénomènes religieux. Il semble que plus l'on s'éloigne, dans la direction de l'ouest, de l'Arabie la patrie primitive du monothéisme arabe, où est né vers le milieu du XVIII[e] siècle le Wahhâbisme, ou monothéisme strict, groupe religieux absolument étranger au culte des saints, plus le mahométisme dégénère entre les mains des Berbères, qui forment la majorité de la population du Maghreb.

Dans le présent mémoire nous n'étudierons que le premier des faits que nous signalons ; nous présenterons sur le culte des saints un certain nombre d'observations, puisées en majeure partie dans les ouvrages publiés sur ce sujet, en partie aussi dans l'expérience personnelle que nous avons de l'Islâm africain.

Quant au second, nous renvoyons le lecteur curieux de s'en instruire aux travaux spéciaux qui ont paru et aux études que nous avons nous-même composées sur les confréries[1].

[1] *Les confréries religieuses de l'Islam marocain.* Revue de l'histoire des religions, Paris, 1902.

The religious orders of Morocco. Asiatic Quarterly Review, London, 1902.

Voyage au Maroc. Le Tour du Monde, Paris, 1903, p. 393 ss.

Voy. aussi le mémoire sur *Les confréries religieuses musulmanes de l'Afrique du Nord* que nous avons écrit pour l'« Encyclopædia of Religion and Ethics » du D[r] J. Hastings, dont le premier volume a paru en octobre 1908.

I

Observations sur le culte des saints.

Origines du culte des saints dans l'Afrique du Nord: causes générales.

La principale de ces causes doit être recherchée dans la persistance des superstitions, héritage du paganisme primitif des Berbères. A vrai dire, nous sommes mal renseignés sur la religion des Berbères antérieurement au mahométisme. Mais, d'une part, les analogies que nous relevons dans l'Islâm oriental, où certains saints musulmans sont incontestablement les successeurs de divinités du paganisme gréco-romain, d'autre part, ce que plusieurs anciens auteurs, Procope en particulier, nous racontent de l'anthropolâtrie des Berbères et de la profonde vénération qu'ils témoignaient à leurs sorciers et aux prophétesses qui leur dévoilaient l'avenir, nous inclinent à croire que le culte des saints, au Maghreb, est essentiellement d'origine païenne.

La réaction religieuse, provoquée sur le sol africain, au XVIe siècle, par les triomphes des peuples chrétiens en Espagne et dans l'Afrique du Nord, a contribué dans une large mesure à l'accroissement du culte des saints. Il semble qu'aux conquêtes chrétiennes ait répondu, au sein de l'Islâm, une effervescence religieuse, qui se manifesta, en particulier, par un développement extraordinaire du culte des saints.

Le fanatisme religieux a été ainsi, historiquement par-

lant, et est encore l'un des facteurs essentiels de la vie maraboutique. Il est près d'être un saint, celui qui manifeste d'une façon violente ses convictions religieuses. La voie de la sainteté se confond souvent avec celle du fanatisme, surtout en face de l'ennemi chrétien. Les événements qui se sont passés au Maroc, dans le cours de l'année 1908, en donnent plus d'un exemple : l'intervention des troupes françaises, dans l'Ouest Marocain et plus encore dans le Sud Marocain, a déterminé la vocation de plus d'un saint musulman.

L'ascétisme est encore une route qui conduit à la sainteté. Se retirer du monde, vivre dans l'austérité, au su et au vu de tout le monde, se livrer publiquement à des pratiques ascétiques, ce sont là autant de titres à la dignité de marabout. Nombreux sont, en Afrique, les pieux musulmans qui sont parvenus, par cette voie, au rang de saints et qui ont été l'objet, de leur vivant même, de l'adoration des fidèles.

La folie, considérée souvent dans l'Islâm comme un signe de la présence de la divinité dans l'homme, est, plus d'une fois, l'origine de la réputation de sainteté de tel ou tel personnage. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet dans ce mémoire.

La fondation d'un ordre religieux, d'une confrérie ou d'une zâouia[1], est, le plus souvent aussi, le chemin qui aboutit à la sainteté digne d'être l'objet d'un culte. Nous

[1] Ce mot est par lui-même très vague. Il désigne d'une manière générale un logement de religieux; de là les noms de couvent ou de monastère, et même d'hospice, par lesquels on le traduit assez improprement. La zâouia peut être un ensemble, parfois très considérable, de constructions comprenant mosquée, école, habitations pour les étudiants, les pélerins, s'il y a un tombeau de saint, les clients, les voyageurs, les pauvres, etc. Mais la zâouia peut être aussi un simple lieu de réunion et d'enseignement.



Minaret et Qoubba dans une vallée du Grand Atlas (Gendafi) au Maroc.
(D'après un dessin de M. E. Soudan.)

verrons plus d'un exemple de cette thèse dans le cours de cette étude.

Faut-il ranger parmi les causes générales du culte des saints la rigueur même du monothéisme islamique, comme quelques-uns l'ont pensé ? Ce dogme fait-il d'Allâh un Dieu si éloigné du fidèle, que cet éloignement nécessite d'une manière absolue l'intercession des saints ? Nous ne le pensons pas.

L'un des traits les plus frappants de l'Islâm est, en effet, la persistance de son monothéisme fondamental au milieu des superstitions les plus grossières de ses adorateurs. Il faut avoir entendu, au Maroc en particulier, l'accent de sincérité avec lequel le musulman, qui se rend aux tombeaux des saints pour implorer leur intercession, prononce le fameux « Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allâh », pour se convaincre que cette apparente anomalie, qui consiste à n'adorer qu'un seul Dieu, tout en rendant un culte assidu aux saints, n'existe que pour nous, mais qu'en elle-même elle ne constitue aucune contradiction dans l'esprit du fidèle.

Cela est si vrai, que le fondateur de l'ordre des Derqâoua, Sîdî l-ʿArbî d-Derqâouî, dont le monothéisme était si absolu qu'il ordonnait aux adeptes de sa doctrine, lorsqu'ils répétaient la *chehâda* (Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allâh et Mahomet est l'apôtre d'Allâh), de ne réciter à haute voix que la première partie de la profession de foi, en se contentant de mentionner mentalement la seconde, est devenu lui-même un saint et par suite l'objet d'un culte. Ses disciples sont demeurés de fidèles adorateurs du Dieu unique, mais ils n'ont garde d'oublier de rendre au fondateur de leur confrérie le culte que tout bon musulman, au Maghreb, voue à la personne des saints.

Origines du culte des saints : causes spéciales et locales.

Le plus souvent, le marabout, le saint est une célébrité purement locale; sa réputation de sainteté peut s'étendre au loin, mais l'horizon de son prestige religieux est ordinairement limité. Quelle que soit l'origine de la vénération dont il est l'objet, cette vénération tient, dans un très grand nombre de cas, à des causes locales.

Nous en citerons un exemple, celui de Sîdî Moh'ammed el Boû-hâlî[1] (Mon seigneur Moh'ammed l'Idiot), dans les Djebâla, au Maroc. Le surnom de El Boû-hâlî ne comporte rien de désobligeant ni de blâmable. Lorsque le derviche, interrogé par Mouliéras, vit ce personnage, c'était un vieillard de quatre-vingts ans, vigoureux et aux formes athlétiques, mais complètement idiot; ce santon devait sa réputation de sainteté précisément à son infirmité mentale. Entre autres étrangetés dont le derviche fut témoin, Sîdî Moh'ammed el Boû-hâlî avait une prédilection toute spéciale pour un mets de sa façon qu'il préparait de la manière suivante : il pétrissait ensemble du miel, du son, du beurre, du kouskous, des cheveux et de la terre, et se nourrissait avec le plus vif plaisir de cette bizarre mixture. « C'est un innocent, se disait le derviche en le regardant, mais c'est aussi un saint. Il doit porter bonheur, puisqu'en somme, il n'aime et ne déteste personne. »

Il y a des marabouts de naissance; parmi eux il faut mettre en première ligne les chérifs, vrais descendants ou soi-disant lignée de Mahomet. Mais ce sont surtout les

[1] A. Mouliéras, *Maroc inconnu*, t. II, p. 295 s.

bonnes œuvres, la science ou ce qu'on désigne de ce nom pompeux, l'ascétisme, la pratique de la retraite religieuse, le mysticisme, le prétendu don des miracles, etc., qui conduisent au maraboutisme.

Il y a d'ailleurs des degrés dans la localisation des saints. Tel a sa réputation limitée au bourg qu'il habita; tel autre a une influence régionale. D'autres étendent leur juridiction spirituelle sur une partie très considérable d'un pays : tels sont au Maroc les Chérifs d'Ouezzân, qui ont joué, à plusieurs reprises, un rôle éminent dans la politique marocaine, et dont le renom de sainteté est répandu dans le nord du Maroc (au sud ils n'exercent aucune influence).

Un marabout des plus curieux à cet égard est Sîdî ʿAbdelqâder el-Djîlânî, saint mondial dans l'Islâm, mais qui, au Maroc, bien qu'il soit d'origine asiatique, est invoqué comme un saint national, je veux dire comme un saint du Maghreb le plus occidental. C'est là l'exemple le plus extraordinaire peut-être de l'accaparement d'un saint, qui appartient aux musulmans du monde entier, par un groupe particulier de fidèles de l'Islâm, à savoir ceux du Maghreb el-Aqçâ.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'influence d'un saint fût en raison directe de l'étendue territoriale de son prestige religieux. Tel marabout, attaché à un lieu déterminé, y apparaît comme le bras droit de Dieu, à l'exclusion des saints les plus renommés de l'Islâm. Rien de typique, à ce point de vue, comme la déclaration qui fut faite, le 6 septembre 1883, à de Foucauld, lorsqu'il se trouvait à Boû-l-Djaʿd (Tadla, Maroc) : « Ici, ni sultan, ni makhzen, rien qu'Allâh et Sîdî ben Dâoûd. » Sîdî ben Dâoûd, le marabout auquel de Foucauld présenta une

lettre de recommandation, y était seul maître et seigneur absolu. « Cette souveraineté, ajoute le célèbre explorateur, s'étend à la ronde, à environ deux journées de marche[1]. »

Une cause vraiment étrange de l'élévation de certains personnages à la dignité de saint est le fait d'avoir été renégat ou fils de renégat. Il est arrivé plus d'une fois, en effet, que des renégats, d'origine juive ou chrétienne, sont devenus marabouts. Un cas d'un très grand intérêt est rapporté par l'auteur du Kitâb el-Istiqçâ[2], Ah'med ben Khâlid en-Nâçirî es-Slâoui. Voici la traduction que donne Doutté[3] de ce curieux passage signalé par Mouliéras :

« L'an 661 de l'Hégire (1263 de J.-C.) mourut le cheîkh, qui avait la connaissance du Dieu Très-Haut et qui était d'un rang élevé, Aboû Nou'aïm Ridhouân ben 'Abdallâh le Génois, c'est-à-dire originaire de Gênes au pays des Européens; son père était chrétien et sa mère était juive. Voici, d'après le récit d'Aboû l-'Abbâs el-Andalousî dans sa *Ri'hla,* en quelles circonstances son père embrassa l'islamisme. Ce dernier, dans son pays, à Gênes, avait un cheval qui s'échappa une nuit, entra dans la cathédrale et y fit ses excréments sans être aperçu par aucun des bedeaux de l'église, ni par quelque autre. Le père de notre saint se hâta de faire sortir son cheval; mais lorsque vint le matin, les gens de l'église virent le crottin et dirent : « Certes, le Messie est venu hier dans l'église sur son cheval et celui-ci y a fait ses excréments. » La ville fut mise en émoi par cet événement et les chrétiens se disputèrent l'achat de ce crottin, au point qu'une parcelle

[1] De Foucauld, *Reconnaissance au Maroc,* p. 52 ss.
[2] Le Caire, 1304 (Hégire), t. III, p. 96 s.
[3] E. Doutté, *Les Marabouts,* p. 71 s.

se vendait un prix énorme. Cependant le père d'Aboû Nou'aïm fit connaître aux chrétiens leur erreur et s'enfuit à Rbât' el-Fath' (Rabat au Maroc), sur le territoire de Slâ (Salé). Là, il fit la rencontre d'une juive qu'il épousa et celle-ci devint la mère du cheîkh Aboû Nou'aïm. Celui-ci grandit également dans la science, dans la sainteté et dans l'amour du Prophète, sur qui soient le salut et la bénédiction de Dieu. »

Un autre cas singulier est celui d'un saint de la côte méridionale du Maroc, si du moins le récit qui nous a été fait à Mogador en 1901 est digne de foi. Le patron de la ville de Mogador, dont le tombeau a été érigé au sud des murailles, près de la mer, est Sîdî Mogdoul. Ce nom arabe ne serait qu'une altération du nom propre écossais Mac Donald, personnage qui aurait débarqué jadis sur le rivage, où devait être construit Mogador. On sait que cette ville est d'origine récente; elle a été fondée en 1760[1] par le Sultan Moh'ammed XVII. Mac Donald y serait mort en odeur de sainteté et aurait été transformé après son décès en saint musulman; c'était sans doute un renégat, ce qui expliquerait plus aisément son élévation au rang de marabout. Le nom de Mogador[2] aurait été donné par les Portugais au château-fort qu'ils construisirent en ce lieu au début du XVI[e] siècle, et il aurait été dérivé par corruption de Mogdoul.

[1] Toutes les dates indiquées sont, sauf avis contraire (par ex. année de l'Hégire), celles de l'ère chrétienne.

[2] La ville porte, en arabe, le nom de Soûeïra, diminutif de *soûra,* pris dans le sens de rang, rangée de pierres dans un mur, mot qui fait allusion à la régularité de ses rues; le plan de la ville avait été dressé par un ingénieur français, M. Cornut.

Noms donnés aux saints.

Dans l'Afrique du Nord, des noms variés et nombreux sont employés pour désigner les saints.

Le plus répandu, au Maghreb, à l'exception toutefois du Maroc, est celui de *Marabout*. En Algérie, il est d'un emploi courant et on le trouve usité de là jusqu'en Egypte.

Le terme de marabout vient du mot arabe *merâbet'* qui désignait, à l'origine, ceux qui servaient comme soldats dans les *ribât'*, fortins établis sur la frontière des pays musulmans, pour se défendre contre les infidèles, et qui devenaient des points d'appui pour l'attaque dirigée contre les chrétiens. Dans ces redoutes, le guerrier musulman se livrait à des exercices de piété. Lorsque le temps de la guerre sainte fut passé, les ribât' se transformèrent en édifices religieux (zâouia), et le merâbet' ne fut plus qu'un personnage religieux, un apôtre d'Allâh, zélé ou même fanatique. C'est ainsi que le mot de marabout en est venu à être le qualificatif par excellence des exaltés en religion, de ceux qui, par leur sainteté ou par leur ardeur missionnaire, s'élèvent incontestablement au-dessus de la masse des fidèles.

Le terme de marabout a pris, avec le temps, une extension extraordinaire; non seulement il s'emploie couramment pour désigner les saints et par suite, dans le langage des Européens, leurs tombeaux, mais il s'applique encore à tout ce qui revêt un caractère sacré : animaux, arbres, pierres, etc. On sait qu'en français un oiseau exotique porte même le nom de marabout.

Un fait assez curieux à signaler ici, et qui montre combien chez certains Berbères l'islamisation ne s'est faite

que d'une manière incomplète, tant elle y a rencontré de résistance effective ou passive indéniable, c'est que dans la langue touareg, par exemple, il n'y a pas de mot spécial pour nommer le marabout. En touareg, le terme *aneslem* (fém. *taneslemt*), dérivé du verbe arabe, passé dans cette langue, *islam* être sauvé, désigne toute personne consacrée à Dieu, à quelque religion qu'elle appartienne, qu'il s'agisse d'un marabout, d'un prêtre ou d'un simple fidèle[1].

Au Maroc, les saints sont habituellement appelés *Sîdî* « Mon Seigneur, » qualificatif usité aussi dans d'autres régions, et souvent ils y reçoivent le titre de *Moûlaye* « Mon Maître. »

Le saint est encore qualifié de *walî* « celui qui est près » de Dieu, l'ami de Dieu. On emploie aussi, en parlant de certains d'entre eux, le terme de *bahloûl* simple d'esprit; nous avons cité plus haut un exemple typique de cette catégorie. Quant au mot *medjdhoûb,* il s'applique à celui qui est habituellement « ravi en extase. » Les illuminés sont des *medjdhoûb*.

Tous les termes que nous avons énumérés sont usités en parlant des saints vivants aussi bien que de ceux qui sont morts.

Chez les Abâdhites[2] le titre de ʿ*ammi* « mon oncle » est donné aux saints.

[1] A. de Motylinski, *Grammaire, dialogues et dictionnaire touaregs,* publiés par R. Basset, Alger, 1908, t. I, p. 252.

[2] On désigne sous ce nom, dans l'Afrique septentrionale, une branche des Khâredjites, qui se séparèrent d'ʿAlî, quand il eut accepté l'arbitrage avec Moʿawiya. On les trouve encore de nos jours en groupes assez compactes à Ouargla, au Mzâb, au Djebel Nefoûsa et dans l'île de Djerba. (*Encyclopédie de l'Islâm,* Leyde, 1908 : art. Abâdhites, par A. de Motylinski.)

Quant aux femmes saintes ou maraboutes, elles sont appelées *Settî* « Madame, Ma Maîtresse, » et par les lettrés *Seyyîda* « Dame, Maîtresse, » abrégé en *Sîda*, féminin de *Seyyîd* « Seigneur, Maître, » d'où est dérivé Sîdî. Settî n'est d'ailleurs qu'une forme contractée de Seyyîdatî « Madame, Ma Maîtresse. »

Les maraboutes sont le plus souvent désignées par le mot berbère *Lâlla* « Madame, » et aussi « Maîtresse. » Les Kabyles leur donnent fréquemment le nom de *Imma* « Mère. »

Multiplicité des saints.

Dans l'Islâm de l'Afrique du Nord, les saints sont vraiment innombrables et leur multiplicité s'accroît, comme nous l'avons observé, plus on s'avance vers l'ouest de ce continent. Cela est si frappant qu'on rencontre dans certaines localités de cette partie de l'Afrique de véritables accumulations de Qoubbas, c'est-à-dire de tombeaux de saints. Tel est aux portes de Tlemcen cet admirable paysage où se dressent les mausolées, en ruines pour la plupart, de toute une compagnie de marabouts. Tel est, au Maroc, dans le faubourg d'Azemmoûr, le sanctuaire vénéré de Moûlaye Boû Châ'îb, entouré de nombreux tombeaux de saints. L'un des plus grands saints du Maroc, Moûlaye Boû Châ'îb semble avoir attiré dans son voisinage une élite de personnages morts en odeur de sainteté.

Aux environs de la ville d'Azemmoûr et du sanctuaire de Moûlaye Boû Châ'îb se dressent plusieurs *Karkors*,



Les marabouts en ruine de Tlemcen.

(D'apres une photographie.)

monceaux de cailloux, ayant une signification religieuse, et formés par les musulmans pieux qui, en passant, ajoutent leur pierre au tas sacré. Les karkors (de l'arabe *kerker,* casser en gros morceaux, entasser, amonceler) sont comme des sentinelles annonçant l'approche d'un lieu saint. Sans constituer des avenues conduisant aux sanctuaires, comme les sphinx d'Egypte et les taureaux aîlés d'Assyrie, ou comme les allées de menhirs de Carnac[1], ils n'en sont pas moins les indices certains, dans plusieurs lieux saints du Maroc, de la proximité de tombeaux vénérés.

C'est surtout au Maroc que les saints sont nombreux. On en jugera, en lisant, dans l'ouvrage de Mouliéras que nous avons cité, les listes de saints qu'il dresse à propos des localités qu'il décrit.

La multiplicité des saints, attestée par le grand nombre de tombeaux aux coupoles (Qoubbas) blanches, est telle que plusieurs marabouts ont plus d'un mausolée.

Sîdî Boû Djeddaïn, « Mon Seigneur aux deux grands-pères, » dans le Rîf, repose en entier dans des tombeaux différents, à Taza et chez les Benî-Toûzîn[2].

Moûlaye Boû-Chtâ, « Mon Maître l'homme à la pluie, » fut enterré une première fois dans le village d'Eç-Çafiyyîn, sa résidence habituelle. Les Benî-Mezgelda, qui avaient pour le défunt marabout une profonde vénération, vinrent

[1] D'après une théorie qui paraît judicieuse, les alignements de menhirs (du breton *men* pierre et *hir* longue), pierres brutes plantées verticalement, auraient été des voies sacrées aboutissant aux *cromlechs* (du breton *crom* cercle et *lech* lieu), groupe de menhirs formant un cercle, sanctuaires d'un culte solaire. Le champ du Ménec, par exemple, à Carnac, qui contient 1099 menhirs, alignés en allées, a un cromlech à situation milatérale, à l'ouest des alignements, et formé lui-même de 70 menhirs.

[2] A. Mouliéras, *Maroc inconnu,* t. I, p. 116.

pendant la nuit déterrer le cadavre du saint et l'inhumèrent chez eux dans le village d'Ez-Zghira. Les habitants d'Eç-Çafiyyîn, informés du rapt, rouvrirent la tombe de Boû-Chtâ, que les voleurs avaient eu soin de combler, et constatèrent avec bonheur que le corps du saint était toujours à sa place. Les Benî-Mezgelda, auxquels cette nouvelle fut annoncée triomphalement par leurs rivaux d'Eç-Çafiyyîn, affolés se hâtèrent d'enlever la terre de la fosse où ils avaient couché Boû-Chtâ et ils constatèrent que la dépouille mortelle du marabout y reposait toujours[1]. On pourrait citer bien d'autres exemples de cette ubiquité d'un genre spécial.

Le lecteur ne sera pas étonné d'apprendre que, dans des milieux aussi crédules, on rencontre des tombeaux de saints apocryphes : prétendus compagnons du Prophète, etc.

La multiplicité des saints est d'ailleurs accrue au Maghreb par l'extension extraordinaire qu'y a reçue le chérifat. Le chérif est souvent, par cela même, considéré comme marabout. Or les chérifs sont innombrables, principalement au Maroc. Dans le Maghreb, il y a de nombreuses tribus de chorfa (pluriel de chérif). Il nous souvient, entre autres réminiscences de ce genre, d'avoir traversé de pauvres villages de chorfa sur les bords du Ras ed-Doura. Le chérifat qu'ils représentaient était bien misérable et ne donnait aucune impression de noblesse, encore moins de sainteté.

La multiplicité des saints est, enfin, confirmée par plusieurs proverbes africains tels que celui-ci, courant en Algérie :

[1] A. Mouliéras, *Maroc inconnu*, t. II, p. 12.

« Dans le Gherîs[1] tout palmier nain[2] a un saint; toute branche de palmier a un saint[3]. »

Tel aussi cet autre proverbe, d'un emploi fréquent au Maghreb, et qui s'applique autant aux confréries qu'aux marabouts :

« Quiconque n'a pas de cheîkh a pour cheîkh Satan.[4] »

Saints inconnus.

Le nombre des saints est si considérable qu'il en est beaucoup dont le nom s'est perdu, de sorte qu'une grande quantité de tombeaux et de *h'aouît'a* (enceinte en pierres sèches), consacrés au souvenir d'un marabout, sont désignés par des qualificatifs équivalents à l'anonymat.

On a conclu de ce fait que plusieurs de ces sanctuaires de saints inconnus remonteraient à une très haute antiquité et seraient les vestiges du culte rendu aux divinités païennes.

Souvent les saints inconnus sont simplement qualifiés par le mot *El-Merâbet'*, le marabout. Souvent aussi le saint anonyme est appelé *Sîdî l-Mokhfî* « Mon Seigneur le caché. »

Le marabout Sî Moh'ammed ben el-ᶜAbed disait au Colonel Trumelet : « Quand un miracle s'opère sur le tombeau d'un inconnu, ou sur un point que la tradition

[1] Plaine des environs de Mascara.

[2] Le palmier nain, dans l'Afrique du Nord, est aussi abondant que la mauvaise herbe en Europe.

[3] R. Basset, *Les dictons satiriques attribués à Sîdî Ah'med ben Yoûsef*, Journal Asiatique, Paris, 1890, sept.-oct., p. 234.

[4] On donne le nom de cheîkh aux chefs suprêmes des ordres religieux, qui sont habituellement considérés comme des saints.

nous a appris avoir servi de *kheloua* (retraite solitaire) à quelque saint dont le nom ne nous a pas été transmis, nous élevons sur ces lieux consacrés soit une chapelle, soit une *h'aouît'a,* soit un *mqâm* [1], et nous dédions ces constructions à Sîdî l-Mokhfî. »

A Alger, les marabouts anonymes, dont les tombeaux sont placés auprès d'une route ou d'un sentier, sont appelés *Sîdî Çâh'eb et'-T'rîq,* « Mon Seigneur qui est au bord du chemin. » Il y en a eu même autrefois plusieurs dans la ville d'Alger [2].

Enfin, une désignation qui ne manque pas d'originalité est celle de *Sîdî l-Gherîb,* « Mon Seigneur l'étranger. » Tel est ce saint anonyme, dont la dépouille mortelle repose chez les Benî-Çâlah' en Algérie; ce marabout, dont le nom est resté ignoré, vivait dans une kheloua adossée au rocher qui est à gauche de sa chapelle funéraire [3].

L'anonymat, il est à peine besoin de l'ajouter, peut couvrir un saint inauthentique. Tel est le cas d'un prétendu marabout Aboû Tourâb (Père du sable), dont le mausolée s'élève au Caire.

Le célèbre historien arabe El-Makrîzî († 1442) raconte, au sujet de ce tombeau, l'intéressante histoire que voici : « En cet endroit, il y avait autrefois des collines de sable. Quelqu'un voulut y bâtir une maison. Comme il creusait les fondations, il rencontra les ruines d'une mosquée. Les gens nommèrent alors les ruines de cette mosquée *père du sable* (Aboû Tourâb) [4]. Avec le temps cette appel-

[1] Lieu où l'on séjourne, construction commémorative, amas de pierres en pyramide ou en cercle.
[2] E. Doutté, *Les Marabouts,* p. 53 s.
[3] C. Trumelet, *Les Saints de l'Islam,* p. 280 s.
[4] Manière de parler commune en arabe.

lation fut considérée comme un nom propre : ainsi prirent naissance le cheîkh Aboû Tourâb et son tombeau[1]. »

Saintes.

Au nombre très élevé des marabouts, il faut ajouter celui des femmes maraboutes, très important aussi dans le Maghreb.

L'Islâm, dès ses origines et de tout temps, a professé et enseigné d'une manière générale le respect de la femme, et plus spécialement la vénération pour celles qui se faisaient remarquer soit par la pureté de leur vie et l'élévation de leur caractère, soit par des dons spirituels exceptionnels. Dans ce fait se trouve la cause essentielle qui nous rend compte de la genèse et du développement du culte des saintes à côté de celui des saints.

A cette cause générale, dont les effets se sont fait sentir dans tout l'Islâm, il faut ajouter, pour ce qui concerne l'Afrique du Nord, le respect que les Berbères, dans l'antiquité, témoignaient à leurs prophétesses.

Voici, en effet, ce que nous dit Procope, l'historien byzantin du VI[e] siècle, dans son ouvrage sur la guerre des Vandales : « Comme on croyait que la flotte d'Auguste viendrait en Afrique, les Maures effrayés consultèrent les femmes prophétesses. Car, chez eux, il n'est pas permis aux hommes de prophétiser. Ce sont des femmes qui, après avoir accompli certains rites sacrés, touchées par l'esprit, dévoilent l'avenir, aussi bien que les antiques oracles[2]. »

[1] I. Goldziher, *Le culte des saints chez les musulmans,* p. 329.

[2] *De bello vandalico,* II, 8. Ed.-G. Dindorf, *Corpus scriptorum historiae byzantinae : Procopius,* vol. I, p. 443, Bonnae, 1833.

Nous citerons plus loin, parmi les exemples de vies de saints que nous donnerons pour illustrer les thèses de ce mémoire, quelques légendes typiques de maraboutes.

Saints communs aux musulmans, aux juifs et aux chrétiens.

Certains saints sont communs à plusieurs religions monothéistes ; parmi eux, il en est d'origine juive ou chrétienne, qui se sont en quelque sorte imposés par leurs mérites aux musulmans, comme si ces derniers, si riches pourtant en marabouts, n'eussent pour rien au monde consenti à se priver de l'intercession de personnages aussi remarquables par leurs vertus surnaturelles. Cette observation, que l'on peut faire en Orient comme en Occident, est frappante dans certaines localités du Maghreb.

A Tlemcen, les juives et les musulmanes vont faire des sacrifices au tombeau de Sîdî Yaʿqoûb et demander au marabout de leur faire avoir des enfants. D'après les Israélites de Tlemcen, Sîdî Yaʿqoûb aurait été juif d'origine ; mais le fait que les femmes juives revêtent le costume musulman, pour se rendre au tombeau du saint, n'est pas favorable à cette prétention.

Il y a à Fez, à ce qui m'a été rapporté, le tombeau d'une sainte juive, Sol Achouel, à laquelle les musulmans rendent un culte. Cette juive subit, dit-on, le martyre à Fez plutôt que d'abjurer la foi de ses pères.

Le tombeau de St-Louis, près de Tunis, est encore vénéré par les musulmans. A Alger, un vieux marabout, que l'abbé Bargès connaissait particulièrement, avait adressé un curieux ex-voto à la Vierge et l'avait fixé dans

une niche où se trouvait la statue de la Madone, dans la cathédrale d'Alger. Doutté rappelle à ce propos que la cathédrale d'Alger est une ancienne mosquée, et que la niche en question était l'ancien *mih'rab*[1] de la mosquée, au-dessous duquel était gravé en lettres d'or un des versets du Coran où il est parlé de Marie (Sour. III, 32)[2].

Hiérarchie des saints.

Le nombre des saints et des saintes est si considérable qu'il s'y est établi de toute nécessité une sorte de hiérarchie, bien que, dans l'Islâm, on ne trouve point, comme dans d'autres religions, une série de grades déterminés dans l'échelle des marabouts. Il est vrai de dire que, dans la religion musulmane, c'est la voix populaire qui béatifie et canonise; aucune autorité religieuse constituée ne prononce sur la qualité et le degré de sainteté.

Il y a des saints de toutes catégories. Il y en a de sordides et de pouilleux; il en est d'autres riches et vivant en grands seigneurs. Les uns sont de bas étage, les autres sont des princes; il en est même, au Maroc, qui ont adopté pour insigne le parasol, comme le sultan. Nous verrons des exemples des uns et des autres dans la suite de ce travail.

Certains saints sont mis incontestablement au-dessus de la foule des autres, bien que la tendance de chaque région ou de chaque localité soit de proclamer le sien le premier et le plus puissant de tous.

[1] Niche au centre du mur d'une mosquée, indiquant la direction de La Mecque.
[2] E. Doutté, *Les Marabouts*, p. 70.

C'est ainsi qu'au Maroc, dans le nord du moins, Moûlaye Idrîs, fondateur de Fez, est vénéré au même degré que le Prophète. Mais de tous les saints de l'Islâm, aussi bien au Maghreb qu'ailleurs, le plus grand et celui dont l'intercession est considérée comme omnipotente, dans le sens métaphysique du mot, est sans contredit Sîdî 'Abdel-qâder el-Djîlânî, qui a fondé l'ordre religieux des Qâdriyya.

Don des miracles.

Les saints possèdent la *Karàma* « faveur divine, » et, par elle, ils reçoivent le don des miracles, le *Taçarrouf*.

La *Baraka* « bénédiction » est une parcelle de la grâce divine qui a été accordée par Dieu au marabout, et que ce dernier peut passer à ses descendants; cette baraka se transmet par la salive. De là l'usage des marabouts de cracher dans la bouche de leurs disciples, pour leur donner l'initiation, et dans la bouche de ceux qui viennent les implorer, pour leur communiquer à eux aussi la baraka.

Comme dans toutes les religions qui croient pleinement au surnaturel, dans l'Islâm le don des miracles n'est pas simplement échu en partage aux saints du passé. Les miracles sont de tous les temps et les marabouts vivants en accomplissent autant que ceux qui sont morts depuis des années ou des siècles.

On retrouve dans les légendes des saints de l'Islâm tous les genres possibles et toutes les catégories imaginables de miracles, tels qu'on les constate dans les autres religions.

Nous ne signalerons ici que quelques miracles typi-



Tombeau du Cheikh Nas'r-eddîn près de Gizeh sur la route des Pyramides.
(D'après une photographie du Dr T. André.)

ques; nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en mentionner d'autres, plus loin, en exposant la légende de quelques saints.

Un don par excellence des marabouts est celui de l'ubiquité. Les musulmans l'attribuent à un grand nombre de leurs saints et nous l'avons vu étendu même à la dépouille mortelle et au tombeau de plusieurs d'entre eux. Voici un exemple caractéristique du don d'ubiquité.

Le saint marocain Sîdî l-h'âdjdj Qenboûr, enterré au village d'Ez-Zâouia, a été vu le même jour, à la même heure, faisant sa prière dans deux endroits très éloignés l'un de l'autre; c'était un vendredi. Tandis que la foule le contemplait se prosternant dans la mosquée d'El-Andalous à Fez, au même instant les habitants d'Ez-Zâouia étaient frappés de la ferveur avec laquelle il adressait à Dieu sa prière dans leur petite mosquée [1].

La puissance des saints se manifeste, entre autres faits surnaturels par le déplacement de choses d'un poids énorme, des rochers par exemple. C'est ainsi que Sîdî Salem, le saint de Tizza, en Algérie, pour confondre de son imposture un faux marabout, ordonna aux sept rochers, qui se dressaient sur les hauteurs dominant l'oued Tizza, de descendre dans la vallée. A sa voix, les rochers s'ébranlèrent et se lancèrent dans la direction que leur avait dite le marabout. Sîdî Salem donna l'ordre à six de ces rochers de s'arrêter à ses pieds, ce qu'ils firent. Quant au septième, qui était énorme, il alla écraser le faux marabout, puis il demeura fixé sur le lieu même où avait disparu le malheureux [2].

[1] A. Mouliéras, *Maroc inconnu*, t. II, p. 37.
[2] C. Trumelet, *Les saints de l'Islam*, p. 53 ss.

Les saints ont le pouvoir de se transporter instantanément à des distances fabuleuses. ʿAbdelqâder, invoqué à El-Abiodh, en Algérie, par une femme qui avait laissé tomber son enfant dans un puits, accourt aussitôt sous terre et reçoit l'enfant dans ses bras avant qu'il ait touché la surface de l'eau. L'ʿAbdelqâder invoqué était Sîdî Cheîkh, nommé primitivement ʿAbdelqâder. Le grand saint de Bagdad, ʿAbdelqâder el-Djîlânî, qui avait cru qu'on l'invoquait, était accouru, instantanément aussi, d'Asie, pour sauver l'enfant. On voit par là que si les saints ont le pouvoir de franchir en un clin d'œil des espaces immenses, ils sont loin d'avoir toujours le don d'omniscience[1].

Les saints marchent sur les eaux ; ils peuvent dessécher la mer, tarir les rivières, etc. Ces légendes sont racontées d'un grand nombre de marabouts. Les saints ont aussi le pouvoir de faire jaillir des sources, de faire couler des cours d'eau, de détourner des rivières, etc.

Les saints ont le pouvoir de se rendre invisibles, de même qu'ils peuvent rester longtemps sans boire ni manger. Le vieux marabout Moh'ammed ben el-ʿAbed faisait à ce sujet au Colonel Trumelet le récit plein de charme que voici :

« Dieu, quelquefois, nous rendait invisibles aux yeux des chrétiens, ou les frappait d'aveuglement. C'était un samedi : un détachement de zouaves bivouaquait sous les oliviers pour observer les Benî-Çâlah' qui, chaque nuit, descendaient de leurs montagnes pour rôder autour des postes français. On ne pouvait approcher du bois d'oli-

[1] O. Depont et X. Coppolani, *Les Confréries religieuses musulmanes*, Alger, 1897, p. 469, note.

viers sans risquer d'entendre aussitôt siffler à ses oreilles les balles que ne manquaient jamais d'envoyer les sentinelles. J'avais juré de faire ma *ziâra*[1] au tombeau de Sîdî Yaʿqoûb ; je sentais bien que cette pieuse visite n'était pas sans danger; mais je savais aussi que Dieu peut tout, et que Sîdî Yaʿqoûb veillerait sur son serviteur.

« Je sortis de ma demeure, située dans les jardins de Blida, avant l'heure de la prière du *fedjeur*[2], et je me dirigeai, en suivant le sentier que vous avez conservé, vers la qoubba du saint. Avant de pénétrer dans les oliviers, je récitai le *dhikr*[3] de Sîdî Yaʿqoûb, et je m'enfonçai dans le massif. Un feu de bivouac jetait ses dernières lueurs et teintait en rouge les murs de la qoubba. Quelques hommes, accroupis autour du foyer, riaient comme rient les Français, et sans songer que la mort était à deux pas, peut-être, sous la forme d'un de nos Kabyles. Je passai, à le heurter, auprès d'un factionnaire dont un arbre m'avait dérobé la présence : je me crus perdu, et il me semblait déjà entendre le cri sec d'un fusil qu'on arme. Il n'en était rien; la sentinelle ne m'avait pas aperçu, sans doute ; car elle ne répondit à notre rencontre que par un grognement que je compris devoir être un juron, au ton énergique dont il fut articulé : le zouave avait certainement cru s'être heurté à l'arbre. Il y avait là un prodige manifeste. Je continuai mon chemin en croisant plusieurs autres sentinelles qui ne me virent pas davantage, bien qu'elles parussent regarder de mon côté. Une sueur froide perlait sur mon front; je l'avoue, mon *invisibilité* me fai-

[1] Visite à un lieu saint.
[2] Point du jour.
[3] Prière particulière à un saint, à une confrérie.

sait peur. Au moment où je passais près du feu, un jet de flamme vint m'éclairer tout entier, et, cependant, aucun des hommes de garde ne m'aperçut. Je me précipitai dans la qoubba, et, me prosternant sur sa tombe vénérée, je remerciai Sîdî Ya'qoûb de la protection évidente dont il me couvrait; je le priai aussi de retenir dans mon cerveau mon esprit qui semblait vouloir s'envoler. »

Les saints ont le pouvoir de rayonner et de se manifester par des lumières ou des flammes. Tel marabout apparaît sous la forme d'une lueur phosphorescente répandant autour d'elle des reflets bleuâtres et tremblotants. Tel autre s'avance sous l'apparence d'une colonne lumineuse qui semble pénétrer dans le sol. Le feu a toujours été le symbole de la vie spirituelle [1].

Les saints opèrent des guérisons et des résurrections. On va prier auprès de leurs tombeaux pour recouvrer la santé. Les femmes stériles s'adressent à certains d'entre eux, dont c'est la spécialité, pour obtenir le privilège de la maternité. Les hommes épuisés et les vieillards vont demander aux mêmes saints ou à d'autres, dont c'est la fonction plus particulière, de leur rendre leur virilité. Sîdî Mogdoul, à Mogador, est un marabout spécialiste de cette catégorie.

Les saints ont le pouvoir d'apparaître après leur mort et de ressusciter pour accomplir un nouveau miracle, et intervenir, comme Dieu lui-même, dans les événements. Les marabouts peuvent aussi s'entretenir avec les saints défunts, même avec ceux qui sont morts depuis des siècles. Ils peuvent douer de la parole les animaux, les arbres, les pierres, etc. Ils ont le don de transformer les corps,

[1] C. Trumelet, *Les saints de l'Islam*, p. 21 s.

par exemple l'eau en miel, le métal en parfum, etc. Nous verrons plus loin des exemples de ces divers pouvoirs.

Les saints chassent les mauvais esprits et protègent celui qui les invoque contre l'action pernicieuse des djinn. Près du tombeau de Sîdî Yaʿqoûb, à Tlemcen, se trouve une niche appelée *Bît-Djenoûn*, la maison des djinn. Le gardien nous a raconté, avec une candeur pleine de gravité, que les démons se rendent dans cette niche et qu'on y vient pour se faire délivrer d'une possession. Le possédé passe la nuit dans cet endroit, en ayant soin de mettre sa tête dans la niche. Le lendemain matin, le djinn a disparu par la puissance de Sîdî Yaʿqoûb. « Des Espagnols viennent parfois ici pour se débarrasser d'un djinn, » ajouta dévotement le pieux musulman.

Le miracle de la multiplication des pains se reproduit souvent dans la légende des saints musulmans. Tel le plat inépuisable de couscous que Sîdî Ah'med el-Kbîr offrit à toute une caravane[1]; le couscous, après avoir repu les nombreux hôtes du saint, paraissait aussi intact qu'au moment où on l'avait servi[2].

Nous citerons encore deux autres catégories de miracles attribués aux saints musulmans, qui présentent un intérêt particulier, à cause des événements militaires qui se sont

[1] C. Trumelet, *Les saints de l'Islam*, p. 208 ss.

[2] Dans la légende bretonne de St-Corentin, on trouve une variante intéressante du même genre de miracle : « Comme il ne se livrait à aucun travail corporel, il vivait de légumes et de pain sec, quand il en avait. Dieu fit un miracle pour assurer sa subsistance dans sa retraite. Il envoya un petit poisson, qui venait chaque matin trouver le saint homme. Celui-ci, après en avoir coupé un morceau pour faire son repas, le jetait de nouveau dans l'eau, et aussitôt le poisson se trouvait dans son entier, sans aucun mal. » *Divisou gallek ha brezounek, Colloque français et breton*. Brest, 1899, p. 127.

passés, il y a peu de mois, en 1908, dans le Nord de l'Afrique.

Le premier de ces faits surnaturels est le don d'être ou de rendre invulnérable. Certains marabouts ont la conviction d'être à l'abri des balles et prétendent conférer à leurs disciples cette immunité.

Pendant les insurrections qui ont éclaté en Algérie contre la domination française, de nombreux fanatiques ont prêché la guerre sainte contre les étrangers, s'affublant du titre de Mahdî, le messie musulman, le *Moûl es-sâ'a,* « le Maître de l'heure, » portant tous, comme l'exige cette croyance, le nom de Moh'ammed ben 'Abdallâh, tous étant chérifs et marabouts. Tous ces prétendus Mahdîs se disaient invulnérables aux balles des fusils français, et bien que plusieurs aient péri dans les combats, la foi des indigènes dans leur soi-disant invulnérabilité n'a pas été ébranlée.

Comme nous l'ont appris des lettres[1] du corps expéditionnaire français de Boû-Denîb, le grand marabout Moûlaye l'H'asen, qui conduisait la fameuse harka que les troupes françaises ont eu à combattre et qu'elles ont dispersée après plusieurs batailles très meurtrières, avait fait à ses fanatiques soldats cette déclaration caractéristique : « Ne craignez pas les Roumis, car, lorsqu'ils tireront sur vous, les balles de leurs fusils se changeront en dattes, et les fusils cracheront de l'eau de rose. »

Le second fait surnaturel à signaler encore est peut-être plus curieux et se rattache au don de prophétie qu'on accorde aux marabouts.

[1] Lettres du Lieut. R. M. du 2me Etranger du 19 avril 1908 d'Oglat el-Mengoub, localité située près de ʿAïn Chaïr (Sud Marocain).

A plusieurs reprises on a constaté que des saints avaient prédit soit l'occupation française en Algérie, soit les succès des troupes espagnoles au Maroc.

A Alger, avant la prise de la ville par les Français, des prédictions, répandues parmi les musulmans, annonçaient que « des soldats vêtus de rouge (le pantalon rouge des fantassins) et portant une aubergine *(badindjân)* sur la tête (l'ancien gros pompon des shakos) viendraient conquérir le pays[1]. »

Le célèbre santon Sîdî Ah'med ben Yoûsef avait aussi prédit l'occupation française. Plusieurs dictons, qui lui sont attribués, y font allusion, en particulier celui-ci :

« Chélif, la meilleure des patries — Tu seras déserte après avoir été peuplée et tu deviendras une boutique (un marché?) — Les Français chrétiens te peupleront[2]. »

Moûlaye ʿAbdesselâm ben Mechîch, le grand saint des Djebâla, prophétisa au XIIIe siècle l'entrée des Espagnols à Tétouan, qui devait avoir lieu plusieurs centaines d'années plus tard : « Les Espagnols, disait-il, entreront à Tétouan ; ils attacheront leurs chevaux dans les mosquées transformées par eux en écuries ; mais Dieu les exterminera et ils en seront ignominieusement expulsés[3]. » C'est en 1860 que Tétouan fut pris par les troupes espagnoles sous le commandement du Général Prim.

Le même saint a annoncé que les Français habiteraient Ouezzân et El-Qçâr (el-Kebîr)[4]. Cette prophétie ne s'est point encore réalisée. Les Français, il est vrai, ont péné-

[1] E. Doutté, *Les Marabouts*, p. 59.
[2] R. Basset, *Les dictons satiriques, etc.*, p. 270. Voy. aussi p. 224, note 2.
[3] A. Mouliéras, *Maroc inconnu*, t. II, p. 162.
[4] A. Mouliéras, *ibid.*

tré au Maroc, en 1908, par trois points différents : à l'est (Oudjda et Benî Snassen), au sud (Boû-Denîb) et à l'ouest (Casablanca); mais leur pénétration s'est bornée à occuper des villes ou des territoires situés près des frontières.

Adoration des saints, offrandes qui leur sont faites, sacrifices en leur honneur.

Vivants ou morts, les saints, quelque illettrés qu'ils soient (et ils le sont souvent), sont adorés. Quiconque a été dans l'Afrique du Nord a pu voir le respect superstitieux, véritable adoration, dont les marabouts vivants sont l'objet : baiser le pan de leurs robes, baiser l'étrier ou repose leur pied, baiser les traces de leurs pas, etc. sont les actes essentiels qui constituent cette anthropolâtrie.

Quant aux marabouts décédés, le culte qui leur est rendu se manifeste surtout par les pèlerinages à leurs tombeaux. Certains de ces pèlerinages sont accomplis par des foules immenses, lors de la fête du saint. A cette occasion des banquets religieux, en l'honneur du marabout, sont célébrés; on leur donne le nom de *oua'da* ou de *t'a'âm*.

A côté du pèlerinage annuel, qui, pour plusieurs saints illustres ou réputés, atteint les proportions d'un événement religieux, il y a le pèlerinage individuel ou *ẓiâra*. Le fidèle musulman se rend au tombeau de son saint de prédilection pour lui demander une faveur, ou lui adresser son culte d'actions de grâces. Il s'y présente avec des offrandes variées pour le saint lui-même, s'il est vivant, et aussi pour le représentant du marabout, descendant du saint ou simple *moqaddem* (préposé) ou *oukîl* (gardien),

qui bénéficie lui-même du prestige du marabout, dont il surveille la sépulture ou la qoubba. Un sacrifice, en l'honneur du marabout, est accompli par le pèlerin, qui, suivant sa fortune, offrira un bœuf, un mouton, un bouc ou une poule. Cette victime est le plus souvent mangée par celui qui l'a présentée, auprès du tombeau même du marabout ; parfois elle est donnée au moqaddem ou partagée avec lui. Le fidèle fait aussi une offrande au moqaddem, offrande appelée *ziàra* comme le pèlerinage lui-même. Ce cadeau est de valeur très diverse, selon la position du pèlerin ; il consiste en argent et en nature (blé, beurre, sucre, bougies, etc.).

Une autre source de revenus pour le marabout, au Maroc, provient de la *zet'àt'a* ou escorte des voyageurs en pays peu sûr, moyennant un droit perçu par le saint ou par son représentant. C'est là encore, au Maghreb, l'une des formes du prestige maraboutique.

On peut en dire autant de la *bechàra,* c'est-à-dire de l'entremise du marabout entre le voleur de bestiaux et la victime du vol. Moyennant argent, le saint *bechchàr* fait rentrer le volé en possession du bétail détourné ; quant à la taxe qu'il perçoit ainsi, le marabout la partage avec le voleur.

Protestations contre l'adoration des saints et les abus qui en sont la conséquence.

Le culte, dont les marabouts sont l'objet, a poussé leurs adorateurs à de tels excès et les abus de la ziàra ont été si criants, que des protestations nombreuses, en actes ou en paroles, ont eu lieu.

Il y a des tribus où les marabouts ne sont pas respectés : tels, par exemple, les Ida ou Blàl du Sud Marocain, qui ne donnent rien aux marabouts, les traitant de paresseux et les renvoyant avec des moqueries[1].

Les Benî Messàra, serviteurs des chérifs d'Ouezzân, viennent souvent piller la ville sainte ; souvent aussi ils s'embusquent dans sa banlieue, guettant les jeunes garçons et les femmes, qu'ils emportent dans leurs montagnes pour les vendre ou les faire servir à leurs plaisirs[2].

Lorsque j'étais sur la côte méridionale du Maroc, en janvier 1901, j'ai appris que le fameux marabout Mâ el-ʿAïnîn, qui s'était mis en route, pour aller rendre visite à son ami le Sultan de Marrakèch, venait d'être pillé et rançonné, comme un vulgaire voyageur, par un caïd de l'Oued Noûn.

Un proverbe courant, d'une allure assez grossière, mais très expressif, met en garde contre les marabouts :

« Méfie-toi de la femme par devant,
De la mule par derrière,
Du marabout par tous les bouts. »

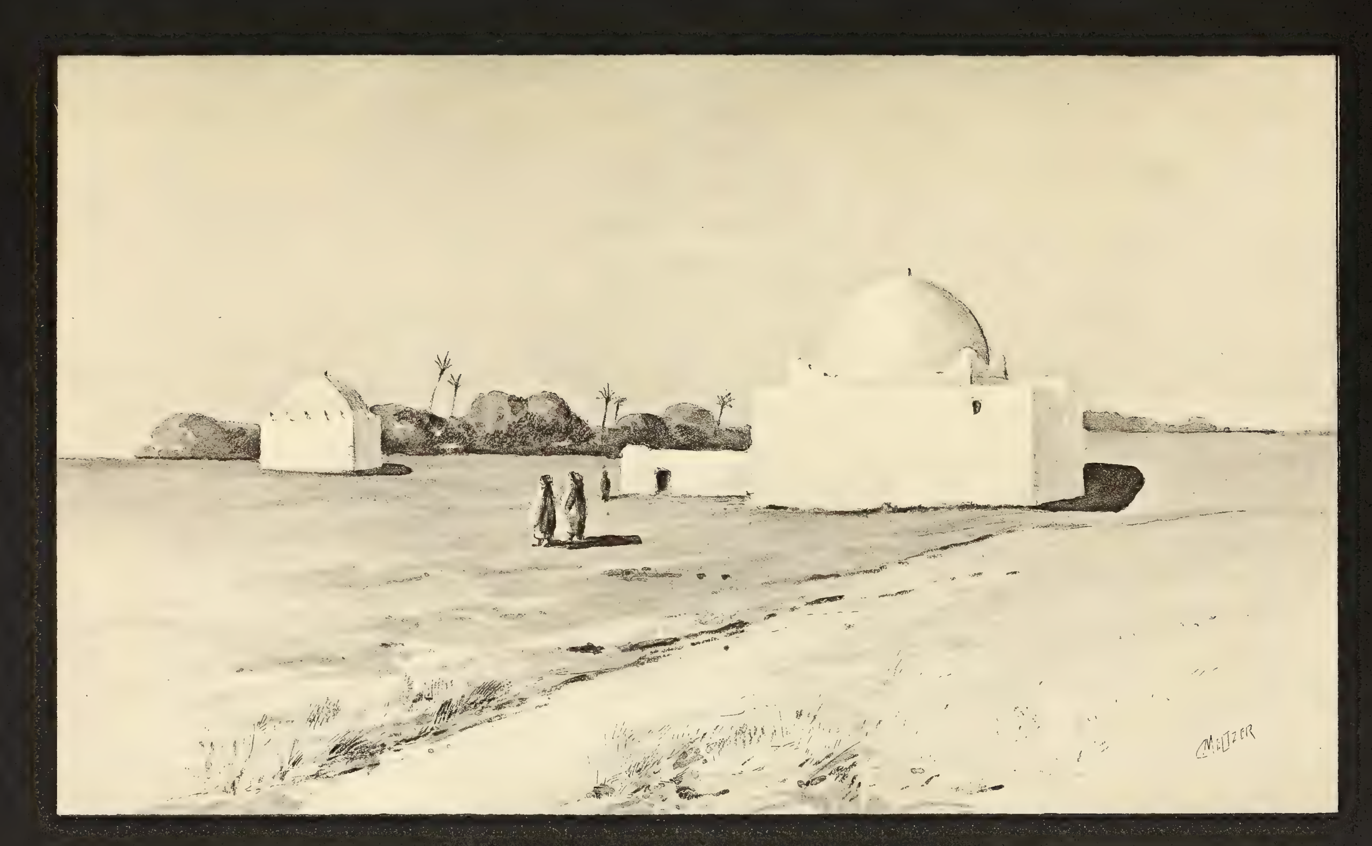
En voici un autre, nettement dirigé contre l'abus des ziàra :

« Dépiquez votre grain, criblez-le.
Une fois en meule, faites-en sortir la dîme.
En dehors de Dieu et du Prophète,
Ne faites à personne des offrandes religieuses[3]. »

[1] De Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 121.

[2] A. Mouliéras, *Maroc inconnu*, t. II, p. 469 s.

[3] *Les Gnomes de Sìdi ʿAbd-er-Rah'mân el-Medjdhoùb*, trad. par H. de Castries, Paris, 1896, p. 62. Ce saint est mort en 1085 de l'Hégire (1674-1675) à Méquinez.



Qoubbas près de Colomb-Béchar (Sud-Oranais).

(D'après une photographie du Lieutenant B. M.)

Citons encore ce dernier proverbe, attribué à un marabout, Sîdî l-Akhdhar ben Khloûf, enseveli dans les environs de Mostaganem :

> « Combien de gens, dont le mausolée est visité,
> Ont leur place en enfer ! [1] »

Continence et incontinence des saints.

Si le culte des saints est en partie le résultat des vertus qu'ils peuvent avoir, le discrédit, le mépris même dans lequel ils tombent dans l'esprit de quelques-uns, est certainement dû, en partie également, aux vices qu'on attribue à plusieurs d'entre eux.

Et cependant qui ne sait que, dans la superstition populaire, tout est permis aux saints qu'on adore ! Les pratiques antinomiennes, suivies par plus d'un, mort en odeur de sainteté, ont été souvent considérées, dans les religions, comme un hors la loi, privilège d'êtres réputés surnaturels et divins.

De nombreux marabouts vivent de la vie habituelle et commune, se mariant et acceptant les conditions de l'existence, telles qu'elles se sont formées dans la société musulmane. Il en est d'autres qui se livrent, les uns à la continence et à l'ascétisme, les autres à l'incontinence et à la débauche. C'est de ces derniers que nous aurons surtout à parler ici.

Les saints continents et ascètes sont l'exception dans l'Islâm. Cela vient du fait, commun aux deux grandes religions monothéistes sémitiques, que l'ascétisme n'y est

[1] A. Mouliéras, *Maroc inconnu*, t. II, p. 628.

pas en faveur. Le Coran, tout aussi bien que l'Ancien Testament, est opposé à la mutilation de l'être humain, et, par suite, à toutes les pratiques qui limitent ou arrêtent le libre épanouissement de la vie chez l'homme.

On a observé avec raison que, si le musulman qui aspire à devenir marabout cherche à se faire remarquer par son ascétisme, une fois devenu marabout, il renonce volontiers aux actes de continence, qui n'ont eu qu'un but, lui servir d'échelle à la dignité de saint.

On cite cependant des marabouts ayant pratiqué ou pratiquant l'ascétisme et la continence. On cite aussi des saintes qui ont dû leur renom de maraboutes à leur virginité. On voit à Tunis, paraît-il, le tombeau d'une sainte qui avait défendu sa virginité, en changeant en femme un impudique qui avait tenté de la séduire[1].

C'est à ce groupe qu'il faut rattacher les saints pouilleux et sales, circulant à moitié nus, vêtus de loques sordides et affectant le plus grand mépris pour les biens de ce monde[2]. Tel était le fondateur de l'ordre religieux des Heddâoua, Sîdî Heddi, au XIII[e] siècle.

Il y a aussi les marabouts pratiquant en tout l'austérité, à l'exception toutefois de l'article femme. Tel fut l'illustre marabout ʿAbdallâh ben Yasîn, le fondateur et

[1] C. Trumelet, *Les saints de l'Islam*, p. XLIX.

[2] Cet extérieur, qui en impose à la foule, n'est pas toutefois une garantie de leur moralité. C'est le cas des disciples de Sîdî Heddi. Les Heddâoua forment actuellement un ordre mendiant du plus bas étage et de l'aspect le plus repoussant. On les rencontre vêtus de haillons, tête nue, la lance à la main et le chapelet suspendu au cou; leur saleté est proverbiale et on les accuse de vivre dans la promiscuité; l'ordre admet des femmes comme affiliées. La compagnie des animaux, celle des chats en particulier, leur est chère; ce sont aussi de grands fumeurs de *kîf* (chanvre hâché). Tous les renseignements que nous avons sur cette confrérie, assez répandue quoique peu nombreuse, tendent à nous la représenter comme un ordre antinomien.

le chef des Almoravides, réformateur réputé par ses austérités, et qui mourut sur le champ de bataille en 1059. Ce saint était loin d'être un modèle de continence. Voici ce que l'auteur du « Roudh el-Kartas », Aboû Moh'ammed Çalah ben Abd el-Halîm, de Grenade, nous apprend sur ce pieux personnage :

« ʿAbdallâh ben Yasîn était très austère, et, pendant tout le temps qu'il resta au Maghreb, il ne mangea point de viande et ne but point de lait, car les troupeaux n'étaient pas purs à cause de la profonde ignorance du peuple. Ben Yasìn ne vivait que de gibier[1]; mais cela ne l'empêchait point de voir un grand nombre de femmes; chaque mois il en épousait plusieurs et s'en séparait successivement; il n'entendait pas parler d'une jolie fille sans la demander aussitôt en mariage. Il est vrai qu'il ne donnait jamais plus de quatre ducats de dot[2]. »

Le chapitre des saints bons vivants, débauchés ou lubriques, est plus long que celui des continents et des ascètes, et nous venons déjà de voir que l'austérité de certains saints n'est que très relative. Il y a ici plusieurs catégories à distinguer.

Nous citerons tout d'abord les marabouts riches et grands seigneurs, amis des plaisirs et de la vie facile. C'est parmi eux qu'on trouve ces saints personnages qui, en Algérie et ailleurs, boivent en public des liqueurs fortes

[1] Chez certaines populations demi-civilisées, ou retombées dans la barbarie, le gibier est considéré comme un aliment inférieur, une nourriture qu'on ne prend qu'à défaut d'une meilleure, en cas d'absolue nécessité. C'est ce que nous avons observé chez certains Indiens de l'Amérique du Sud, et dans quelques tribus au Maroc. On comprend qu'un tel aliment constitue le minimum indispensable au soutien de l'existence.

[2] *Roudh el-Kartas* (Le jardin des feuillets), trad. par A. Beaumier, Paris, 1860, p. 183 s. La valeur du ducat d'or varie, selon les pays, de 10 à 12 francs.

ou de l'absinthe, ne craignent même pas de s'enivrer en abusant de l'eau de vie, fument l'opium, et dont la moralité est d'ailleurs fort relâchée.

Il y a les marabouts parasites, ne cherchant qu'à duper leurs admirateurs et à faire bonne chère; plusieurs, parmi eux, ont été réputés par leur embonpoint extraordinaire, ou leur obésité.

Il y a les saints obscènes, comme ce marabout dont j'ai vu le tombeau entre Soûq et-Tleta et Guerando, sur la route de Mazagan à Marrakèch, et dont le nom, ou le surnom plutôt, est typique : il s'appelle Sîdî l-Hawwâï, c'est-à-dire le caresseur (de femmes). Le mkhâznî (gendarme marocain) qui m'accompagnait, et qui connaissait le pays, ne voulait pas prononcer devant moi le nom de ce saint anonyme, et, lorsque je le pressai de me le dire, il le fit en s'excusant et en riant à la fois.

Il y a les marabouts impudiques, qui saisissent une femme qui passe et, en public, s'unissent à elle. On en connaît des exemples authentiques assez nombreux. A Tunis, un saint de cet acabit « accolait les femmes en pleine rue, nous raconte Pellissier de Reynaud dans ses *Annales algériennes*[1]; les passants le couvraient respectueusement de leurs burnous pendant l'accomplissement de cet acte édifiant. »

« Il y en avait un à Tétouan, dit L.-S. de Chénier[2], qui ayant un jour rencontré les femmes sortant du bain, après quelques mouvements convulsifs, s'empara d'une des plus jeunes et eut commerce avec elle au milieu de la rue; ses compagnes qui l'entouraient faisaient des cris de joie, et

[1] O. Depont et X. Coppolani, *Les Confréries*, p. 98.

[2] *Recherches historiques sur les Maures et histoire de l'empire de Maroc*, Paris, 1787, t. III, p. 152.



Mosquée de Colomb-Béchar et Qoubbas.
(D'après une photographie du Lieutenant R. M.)

la félicitaient sur son bonheur; le mari lui-même en reçut des visites. »

J'ai pu constater moi-même au Maroc combien le récit du consul de Chénier était exact, et combien ses jugements reflétaient l'opinion courante dans ce pays.

On m'a raconté dans les Châouia qu'un marabout ayant pénétré dans la maison d'une jeune mariée, dont il voulait abuser en l'absence du mari, et ayant été mis à la porte par la belle, celle-ci fut vivement blâmée par son époux, lorsqu'à son retour au domicile conjugal il apprit la vaillante résistance de sa femme aux tentatives de séduction du saint. « La cohabitation avec l'envoyé de Dieu, dit-il à sa compagne, eût répandu la bénédiction divine sur notre demeure. » C'est bien là l'expression du sentiment populaire : tout ce qui vient de l'homme de Dieu est bon, pur et sacré. C'est avec la même indulgence dévote que sont jugées les prostitutions de certaines maraboutes.

Nous terminerons ce paragraphe en citant un cas curieux de mélange de continence et d'incontinence. C'est l'histoire de la grande sainte des Benî Çâlah', Lâlla Imma Tifellout. Cette femme, qui passait pour être la plus belle fille de la montagne, eut une jeunesse très pure : on la citait comme le modèle de la chasteté et de la continence. Plus tard, elle remplit le pays du bruit de ses débordements passionnés : on la tenait pour une espèce de goule (démon féminin), que rien ne pouvait satisfaire. Son amour donnait la mort, disait-on. Mais, un jour, on apprit que Lâlla Tifellout avait quitté sa demeure, pour aller s'établir au sommet d'une montagne, dans une sainte retraite, où elle passait ses jours et ses nuits à prier et à s'entretenir avec Dieu. C'est là qu'elle acheva sa vie dans

l'ascétisme le plus rigoureux. Elle avait reçu le don des miracles et sa présence dans la tribu des Benî Çâlah' y répandait toutes les bénédictions et tous les bonheurs.

Rôle politique et social.

Le prestige extraordinaire dont jouissent les marabouts, et l'influence si grande qu'ils exercent, expliquent le rôle politique qu'ils ont si souvent joué et qu'ils remplissent encore à l'heure actuelle.

Les marabouts, au Maghreb, se sont souvent interposés avec succès entre les tribus se faisant la guerre. On leur doit l'apaisement de nombreux conflits et en Algérie même on a fait plus d'une fois appel à leur intervention pour régler des différends entre indigènes et colons français. Ils sont, d'une manière générale, dans l'Afrique du Nord et plus spécialement encore au Maroc, les représentants du droit contre la violence, et du savoir, ou tout au moins du bon sens, contre l'ignorance.

En Algérie, les patriotes et les fanatiques, qui ont soulevé les indigènes contre la France, étaient tous des marabouts.

Dans le but d'expulser les étrangers du sol de leurs pays, ils ont même joué un rôle eschatologique, exploitant la croyance messianique au Mahdî et se faisant souvent passer eux-mêmes, comme nous l'avons dit, pour ce fameux personnage des derniers temps, qui présidera à la fin du monde.

Boû-ʿAmâma, qui est mort en 1908[1], et qui a été l'un des

[1] Au moment où nous mettons la dernière main à ce mémoire, une dépêche de Lâlla Maghnia (Marnia) du 8 octobre 1908 nous apprend la



Tombes musulmanes et maison de Moûlaye l'H'asen
détruite par l'artillerie française, à Doûiret-es-seba' (Sud-Marocain).

(D'après une photographie du Lieutenant B. M.)

agitateurs musulmans les plus remuants dans l'Oranais et le Maroc limitrophe, était un marabout de cette sorte.

C'est encore un marabout que ce célèbre Moûlaye l-H'asen, dont on a tant parlé lors des événements qui se sont passés d'avril à septembre 1908 dans le Sud-Marocain contigu au Sud-Oranais. C'est lui qui a dirigé et conduit contre les troupes françaises les harkas[1] formidables qui ont attaqué les colonnes françaises à El-Menabba, le 16 avril, et qui ont été mises en déroute, après avoir subi des pertes énormes, à Benî Ouzzien et à Boû-Denîb, les 13 et 14 mai, au siège du blockhaus et de la redoute de Boû-Denîb, le 1er septembre, et à Djorf, le 7 septembre. On a raconté qu'au combat du 7 septembre, Moûlaye l-H'asen, vieillard octogénaire, s'était enfui vers le Tafilalet. Quelle fin pour ce fanatique marabout qui, depuis des mois, avait prêché la guerre sainte avec l'ardeur d'un néophyte et qui, par ses discours incendiaires, avait groupé les contingents de la harka !

Qu'on me permette ici de rappeler un souvenir tout personnel. Fin décembre 1900, je campais dans le Grand Atlas marocain à la zâouia de Moûlaye l-H'asen ; ma tente et celles de mes compagnons de voyage, le capitaine Larras, aujourd'hui commandant, de la Mission militaire française auprès du Sultan et M. E. Soudan, étaient

mort de cet adversaire acharné de la domination française en Algérie. Il est mort, âgé de près de 70 ans à la Zâouia de Râs Boû-Redîm, près de la Kasba d'El ʿAîoûn Sîdî Mellouk (plaine des Angad, à l'ouest d'Oudjda), où il était campé.

[1] Corps d'armée formé de troupes irrégulières, résultant d'une levée en masse. Ce terme marocain doit être orthographié *h'arqa* d'un mot arabe qui signifie feu, incendie. On a estimé à 20,000 hommes le nombre des Marocains qui ont attaqué Boû-Denîb.

dressées au pied des murailles de la zâouia. Egarés dans la montagne, en pays peu sûr, nous étions venus nous abriter sous les murs de la zâouia, où nous avions été très bien reçus, et tandis que, pendant la nuit, les gardes marocains qui veillaient sur notre sécurité chantaient pour ne pas s'endormir, l'un d'eux t'âleb (étudiant) de la zâouia célébrait en langue berbère les mérites qu'il nous attribuait et les exploits qu'il imaginait de notre part. Je n'aurais jamais pensé alors que huit ans plus tard le marabout qui nous offrait sa protection et nous avait tirés d'une situation difficile, déchaînerait les populations du Grand Atlas et du Tafilalet contre les Français, et que mon fils, officier dans la colonne du Général Vigy, puis dans celle du Colonel Alix, aurait à combattre les fanatiques soldats du fanatique Moûlaye l-H'asen.

Des saintes ont été aussi les inspiratrices et les directrices de soulèvements contre les dominateurs étrangers. Telle fut, en Algérie, la célèbre maraboute Lâlla Fât'ma qui, en 1857, organisa la résistance contre les soldats français[1].

Les marabouts ont souvent aussi joué un rôle important dans la politique intérieure de leur pays. Dans un ouvrage du plus haut intérêt sur « l'établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la régence d'Alger » (1509-1830), A. Cour a montré d'une manière lumineuse l'action des marabouts dans la constitution des puissances nouvelles qui s'établirent au Maghreb.

Depuis les dernières années du XVe siècle jusqu'en 1830, deux pouvoirs rivaux ont régné dans l'Afrique du Nord : celui des chérifs et celui des Turcs d'Alger. Ils

[1] E. Doutté, *L'Islâm algérien en l'an 1900*, Alger, 1900, p. 46.



Boû-Denîb : le Qçar (village) et la mosquée percée par les obus français.
(D'après une photographie du Lieutenant R. M.)

étaient nés tous deux, presque simultanément, d'une réaction religieuse contre la conquête chrétienne de l'Espagne musulmane et contre les entreprises des Portugais et des Espagnols sur le Maroc. Cette double action des chrétiens surexcita le fanatisme des Berbères et des Arabes et détermina une révolution qui fut dirigée par les confréries religieuses et par les marabouts. « Dans cette révolution, toutes les dynasties du Maghreb sombrèrent. Elles furent remplacées par des pouvoirs nouveaux établis sous l'influence des confréries ou des marabouts[1]. »

Pour ne citer qu'un seul exemple, tiré de l'histoire contemporaine du Maroc, du rôle politique joué par les marabouts, nous rapporterons ce que raconte A. Mouliéras au sujet d'un saint célèbre d'Ech-Chaoûn, Moûlaye ʿAlî Chaqoûr. Ce marabout qui, en 1897, avait environ 90 ans, aurait, par son influence, fait conférer la dignité suprême à 'Abd el-ʿAzîz. « J'avais reçu la mission, dit-il au Sultan El-H'asan après un simulacre d'intronisation de l'enfant qui devait plus tard devenir sultan, de vous faire monter sur le trône, toi et ton fils[2]. » Quel rôle avait-il joué lors de l'avènement d'El-H'asan? Nous l'ignorons.

L'influence des marabouts l'a plus d'une fois emporté sur celle des sultans; leur intervention souveraine dans l'élévation au trône de certains d'entre eux en est la preuve manifeste. Les Chérîfs d'Ouezzân, dans la personne du saint Moûlaye T'ayyeb, le second directeur

[1] A. Cour, *L'établissement des dynasties des chérifs au Maroc,* Paris, 1904, p. 238.
[2] A. Mouliéras, *Maroc inconnu,* t. II, p. 136.

de la confrérie des T'ayyibiyya (ou Toûhâmiyyin), contemporain du Sultan Moûlaye Ismâ'îl, au XVII[e] siècle, aidèrent puissamment ce sultan à s'emparer du pouvoir.

Au Maroc, nombre de marabouts se considèrent même, en droit, comme au-dessus du sultan, et en fait ils le sont, ne rendant au monarque aucun hommage, ne lui accordant qu'un respect platonique, sans conséquence pratique. Les sultans ont été souvent à la merci des marabouts qui ont soulevé contre eux des tribus entières; souvent ils ont dû composer avec eux.

Le prestige de certains marabouts est vraiment extraordinaire, tant la souveraineté du sultan est éclipsée par leur autorité religieuse. On pourrait en citer de nombreux exemples. L'un des plus frappants que je connaisse est le suivant que rapporte de Foucauld, à propos de son séjour chez les Zenâga, dans l'Anti-Atlas.

« Au mois d'avril 1884, comme je repassai dans ces parages, je rencontrai, entre El-'Aïn et Tazenakht, Cheîkh H'ammou l-Azdifî qui revenait du dernier point, où il avait passé quelques jours en visite chez le Zanifî. J'avais comme zet'ât' (escorte) un esclave de Sîdî H'amed ou Abd er-Rah'mân, marabout des Aït 'Amer, chef de la zâouia de Sîdî 'Abdallâh ou Mh'ind. Aussitôt que les cavaliers de la suite du Cheîkh nous aperçurent, ils nous prirent au col, Mardochée[1] et moi, en réclamant un droit de passage, une zet'ât'a. Leur maître s'était arrêté et regardait impassible la bousculade. Un des hommes nous demanda d'où nous étions. « De Merrâkech. — Des gens de Merrâkech, des sujets du sultan! s'écria le Cheîkh. La bonne aubaine! Trois Zenâga sont en prison dans le Blad

[1] Le rabbin Mardokhaï Abî Souroûr, le compagnon constant du vicomte de Foucauld au Maroc.

el-Makhzen. Voici des otages qui arrivent à propos. Qu'on les emmène et qu'on les mette aux fers. Ils y resteront jusqu'à ce que Moûlaye El-H'asan (le Sultan) nous ait rendu nos sujets. » Lorsqu'il entendit ce langage, l'esclave du marabout prit la bride du Cheïkh et lui déclara que, sujets ou non du sultan, nous étions sous l'*anaïa* (protection) de son maître Sîdî H'amed, et que par conséquent nul n'avait droit de nous toucher. A ces paroles tout change. Toucher aux protégés de Sîdî H'amed ! Qui y a pensé ! Non seulement on ne nous emmène pas, mais on nous laisse passer sans exiger de zet'ât'a. Tel est le prestige du sultan. On le regarde comme un chef de tribu éloigné, avec qui on serait en assez mauvais rapports. Les Zenâga comptent environ 1700 fusils ; ils ont à peine 20 chevaux, et un seul marché sur leur territoire, l'Arba Taleouin[1]. »

Au point de vue social, les marabouts ont souvent joué un rôle bienfaisant comme protecteurs de l'agriculture, creusant des puits, créant des oasis, développant la culture du sol et la rendant florissante, etc.

Nous avons parlé plus haut de leur influence comme zet'ât' et comme bechchâr. Il nous suffira d'ajouter pour compléter cet article le patronage qu'ils exercent vivants ou morts soit à l'égard des corporations soit à l'égard des villes.

C'est ainsi que Moûlaye Boû-Chtâ, dont nous avons cité la double sépulture, est le patron des musiciens, des chanteurs et des amateurs de sports, dans la région du Fah'ç[2]. Sîdî Moh'ammed el-H'âdjdj Boû-'Arrâqia est le patron de Tanger[3], Sîdî Belliot celui de Casablanca, etc.

[1] De Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 113 s.
[2] A. Mouliéras, *Maroc inconnu*, t. II, p. 11-13.
[3] A. Mouliéras, *ibid.*, t. II, p. 633.

Voici, enfin, pour achever ce tableau du patronage maraboutique, deux brèves légendes de saints, dans leurs fonctions de patrons protecteurs des cités.

Sîdî Yoûsof et-Tlîdî, patron d'Ech-Chaoûn, sortit de son tombeau, lorsque les guerriers de Lékhmâs assiégeaient la ville; saisissant l'échelle, sur laquelle ils montaient à l'assaut, il la jeta au loin, écrasant les grimpeurs et les assaillants restés au pied des murailles[1].

Sîdî s-Saʿîdî, patron de Tétouan, anéantit par une formidable explosion les soldats espagnols qui, en 1860, voulurent violer son mausolée[2].

Dans les pages qui suivent, nous verrons d'autres légendes de saints faisant ressortir les divers rôles qui leur sont attribués.

[1] A. Mouliéras, *Maroc inconnu*, t. II, p. 137.
[2] A. Mouliéras, *ibid.*, t. II, p. 203 s.

II

Quelques légendes de saints.

Forme que revêt la légende des saints musulmans.

La forme que revêt la légende des saints, dans l'Islâm, est caractéristique. C'est à titre exceptionnel qu'on y rencontre cette piété mystique, cette intimité religieuse, ces allégories pleines d'instruction et d'édification, qui donnent tant de charme à la légende des saints dans le Catholicisme.

Sans doute l'hagiologie musulmane est débordante d'imagination ; cette faculté de l'esprit s'y donne non seulement pleine carrière, mais s'y livre à tous les excès dont elle est capable. C'est là le trait le plus frappant des biographies de marabouts. Mais, il faut bien l'avouer, ce procédé littéraire rappelle de beaucoup plus près la manière de composer et d'écrire des 1001 nuits que la composition et le style qui conviennent à la légende pieuse.

Voici, à titre d'exemple typique, un récit hagiographique musulman, correspondant de tous points à la définition que nous venons de donner. Il est tiré de la légende d'un saint célèbre, enseveli au Caire, le walî Leith ben Saʿd, surnommé Aboû-l-Makârim, « le père des grâces. »

« Un pauvre homme gémissait sous le fardeau d'une dette, dont il lui était impossible de s'acquitter; dans sa détresse, il s'en alla chercher consolation auprès du tombeau du saint. Le double poids du souci et de la méditation pieuse le plongèrent dans un sommeil qui lui ôta le sentiment de son malheur. L'Imâm (le saint) lui apparut alors en songe et lui dit : « Rassure-toi, pauvre homme! En te réveillant, tu prendras ce que tu trouveras sur mon tombeau. » Le pauvre diable ne tarde pas à s'éveiller; il n'eut pas besoin de chercher longtemps pour apercevoir perché sur le tombeau un oiseau qui possédait la faculté merveilleuse de réciter le Coran selon les sept modes de lecture consacrés et en observant toutes les règles rituelles. Il emporte l'oiseau merveilleux comme présent de l'homme miraculeux; l'oiseau se laisse faire. A peine entré dans la ville, il devient l'objet de l'admiration générale, et en même temps affluent pour son possesseur toutes les ressources nécessaires à l'existence. La réputation de l'oiseau s'étant répandue jusqu'au palais, l'homme est invité à faire admirer au prince et à la cour la science de son oiseau. Le prince, émerveillé, comble le pauvre diable de présents et veut lui acheter son oiseau. La somme permet au misérable non seulement d'acquitter la dette qui l'écrasait, mais de se mettre pour le reste de ses jours à l'abri du besoin. Le prince, cependant, enferme son hôte aîlé dans une cage dorée et l'entoure des plus grands soins. Mais le « père des grâces » lui apparaît en songe, au moment précisément où il rèvait de l'oiseau merveilleux, et lui tient ce langage : « O Prince, sache que tu tiens mon esprit enfermé dans une cage dans ton propre palais. » Le prince, qui ne se rendait pas un compte exact de ces paroles, voulut au matin interroger

l'oiseau, mais il trouva la cage vide. C'était l'esprit de l'Imâm, qui, sous la forme d'un oiseau, avait servi de moyen pour délivrer un malheureux de sa dette. Sa tâche accomplie, il pouvait rentrer en paradis[1]. »

On ne sera pas étonné, après cela, de voir des saints transformés, non seulement en animaux, mais en êtres monstrueux, en objets, en figures géométriques (un carré, par exemple), etc.

Nous allons illustrer, par quelques nouveaux exemples typiques de légendes de saints, les observations générales que nous avons présentées dans la première partie de cette étude. Il ne s'agit, il est à peine nécessaire de le dire, que d'un choix d'épisodes, d'un intérêt particulier, que nous faisons dans les biographies légendaires des saints de l'Afrique du Nord.

Sîdî Boû-Selhâm.

Lorsqu'après avoir traversé Larache, on se dirige au sud en parcourant la région côtière, au bout d'un peu plus d'un jour de marche, on aperçoit le grand bassin salé de l'Ez-Zerga, séparé de l'océan par une étroite bande de terre. Entre l'Ez-Zerga et l'Atlantique se dresse la qoubba du célèbre marabout Sîdî Boû-Selhâm.

On raconte beaucoup de légendes sur ce personnage, un des grands saints du Maroc. Comme je demandais si l'Ez-Zerga se déversait dans l'océan, j'appris qu'autrefois la lagune était en communication avec la mer. Mais un beau jour, Sîdî Boû-Selhâm, qui suivait le bord du rivage,

[1] I. Goldziher, *Le culte des saints,* p. 273 s.

étant arrivé au canal qui reliait d'Ez-Zerga à l'Atlantique et voulant passer à pied sec, jeta son manteau sur l'eau qui se retira et fut remplacée par un bourrelet de sable. C'est de ce miracle que le saint a pris le nom de Sîdî Boû-Selhâm (Mon Seigneur l'homme au manteau).

D'après les renseignements recueillis par Mouliéras[1], le vrai nom du saint serait Aboû Yezîd el-Maçrî (l'Egyptien). Son surnom de Boû-Selhâm (l'homme au *burnous*) serait dû à ce vêtement spécial[2], habituel aux musulmans de l'est, qu'il avait continué de porter au Maroc, en dépit de la coutume des Marocains qui revêtent tous la *jellâba,* grande robe de laine avec capuchon et de courtes manches.

Egyptien de naissance, Sîdî Boû-Selhâm était parti, dit-on, des bords du Nil, avait suivi le rivage de la Méditerranée, et, après avoir traversé le Rîf, qui ne lui plaisait pas, était venu s'établir sur les bords de l'Atlantique à l'endroit où se dresse aujourd'hui son mausolée. C'est là qu'il demeura jusqu'à sa mort. L'époque à laquelle il a vécu est tout à fait inconnue.

Le derviche Moh'ammed ben T'ayyeb a raconté à Mouliéras une autre version de la légende de l'Ez-Zerga[3]. D'après cette variante intéressante de la tradition populaire, le saint, à peine arrivé à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'Ez-Zerga, se mit à faire ses ablutions dans la mer. Témoin du fait, un saint de la contrée Sîdî t'-T'eyyar interpella l'étranger d'un ton méprisant : « Eh ! l'homme, tu es assurément de basse extraction ! Quand je veux faire

[1] A. Mouliéras, *Maroc inconnu*, t. II, p. 553 s.

[2] Le selhâm est un manteau d'une seule pièce en laine avec capuchon, mais sans manches.

[3] A. Mouliéras, *Maroc inconnu,* t. II, p. 775 s.

mes ablutions, les vagues de l'océan viennent d'elles-mêmes jusqu'à moi, pour me laver. »

Boû-Selhâm, sous l'injure, se releva plein de dignité et répondit : « Puisque tu parles ainsi, je jure que la mer, par la puissance d'Allâh, montera jusqu'à Fez, et que les filles de la cité viendront s'y baigner. »

Gravissant la dune en laissant traîner son bâton, le saint s'avançait vers l'intérieur du pays, et, à mesure qu'il marchait, les eaux de l'océan le suivaient pas à pas, et envahirent bientôt la dépression où se trouve maintenant l'Ez-Zerga.

C'est alors qu'une sainte Lâlla Mîmoûna Tagnaout, se tournant du côté de la ville de Moûlaye Idrîs, fit avec la main des signaux désespérés. Aussitôt deux belles dames de Fez apparurent et descendant la berge du nouveau lac, se plongèrent dans ses eaux. « Arrête-toi ! Boû-Selhâm, cria la sainte, ta prophétie s'est réalisée : les filles de Fez se baignent dans l'océan. » Boû-Selhâm s'arrêta et la mer n'alla pas plus loin.

Sîdî bel-ᶜAbbès.

Lorsqu'on fait l'ascension du Ghilîs, la montagne sainte proche de Marrakèch, d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse sur la capitale et sur le Grand Atlas, on aperçoit au sommet le tombeau vénéré de Sîdî bel-ᶜAbbès.

Rien de plus gracieux que la légende de ce personnage, telle qu'elle m'a été racontée à Marrakèch.

Sîdî bel-ᶜAbbès arriva, un beau matin, devant les murailles de la grande ville ; il était très pauvre, mais était précédé par une réputation de sainteté tout à fait extraordi-

naire. Avant de franchir les portes de la cité, il demanda aux saints qui l'habitaient la permission d'entrer dans la capitale. Les saints, qui vivaient du monopole des aumônes qu'ils s'étaient réservé, auraient bien voulu lui refuser net l'entrée de la ville, mais, pour ne point paraître mal disposés à son égard, ils remirent leur réponse aux jours suivants. En l'attendant, Sîdî bel-ʿAbbès alla se fixer sur le Ghilîs. Enfin les saints se décident à lui communiquer leur refus ; dans ce but, ils lui envoient un vase débordant d'eau. Le vase représente Marrakèch, l'eau est l'image des saints qui l'habitent. Le symbole est clair ; la ville est remplie de marabouts : il n'y a pas de place pour Sîdî bel-ʿAbbès. « Si tu peux verser de l'eau dans le vase qui déborde, disent les rusés compères, viens ! » Le vrai saint prit une rose, la laissa se flétrir au soleil, puis la plongea dans l'eau du vase et renvoya celui-ci en partie vidé par la fleur qui avait repris vie au contact de l'eau. Les saints égoïstes comprirent et laissèrent Sîdî bel-ʿAbbès libre de s'établir au milieu d'eux.

Ce miracle, d'ordre pédagogique, est l'un de ceux qui ont le plus de charme dans l'hagiologie marocaine.

Sîdî bel-ʿAbbès, dont le nom exact est Aboû l-ʿAbbâs Ah'med ben Djaʿfar el-Khazradjî es-Sebtî (de Ceuta) a vécu, au Maroc, au XIIe siècle de l'ère chrétienne.

Mouliéras a recueilli de la bouche de son derviche une tradition intéressante sur la cession de Ceuta aux Espagnols, événement dans lequel intervint notre saint[1]. Voici ce pittoresque récit que nous reproduisons sous la forme même que lui a donnée le derviche.

« Ceuta était une grande ville sous l'autorité des mu-

[1] A. Mouliéras, *Maroc inconnu,* t. II, p. 702 s.

sulmans; elle possédait un grand saint qui est célèbre, encore aujourd'hui, dans tous les pays mahométans. C'était Sîdî bel-ʿAbbès es-Sebtî, grand saint qui fait des miracles. Parmi ces miracles on cite les suivants :

« Quand le cultivateur commence à labourer, il fait l'aumône d'une kharroûba (décalitre) de semence aux pauvres en l'honneur de Sîdî bel-ʿAbbès, et celui-ci protège alors sa récolte contre les fléaux. — Quand on met une poule à couver un certain nombre d'œufs, on fait une marque à l'un de ces œufs, en disant : « celui-ci est pour Sîdî bel-ʿAbbès, » avec l'idée que si les poussins éclosent tous et sont sauvés, on fera cadeau aux pauvres du poussin qui avait été promis à Sîdî bel-ʿAbbès.

« Ce saint est enterré à Marrakèch. Il a un cénotaphe à Ceuta ainsi que dans d'autres villes. Les habitants de Ceuta le méprisaient; c'est pourquoi Sîdî bel-ʿAbbès vendit cette place aux Espagnols ou plutôt leur en fit cadeau. Dès lors, les Espagnols passèrent leur temps à faire la guerre aux indigènes de l'Endjera, jusqu'à ce que, les ayant vaincus, ils s'installèrent dans la ville. Les habitants de Ceuta se retirèrent dans le Djebel Endjera et ils y habitent actuellement. Voilà pourquoi les Espagnols et les gens de l'Endjera s'exècrent encore de nos jours. Salut ! »

Dans cette légende, il y a un point épineux, c'est la question de savoir si le saint a vendu Ceuta aux Espagnols ou s'il leur en a fait cadeau. C'est à cette question que répond une autre tradition recueillie par le capitaine J. Erckmann[1]. D'après cette tradition, Sîdî bel-ʿAbbès, prévoyant que Ceuta allait être prise par les chrétiens, la

[1] J. Erckmann, *Le Maroc moderne,* Paris, 1885, p. 108.

vendit à un juif pour la valeur d'un pain, à fin de pouvoir dire qu'elle n'avait pas été enlevée aux musulmans.

Il est assez curieux d'observer que Ceuta tomba au pouvoir des Portugais en 1415 et que ce ne fut qu'à partir de 1580 que les Espagnols l'occupèrent définitivement. Sîdî bel-ᶜAbbès était donc mort depuis plusieurs siècles quand ces événements se passèrent.

Nous ne devons pas être étonnés de cet anachronisme ; dans l'hagiographie musulmane de l'Afrique du Nord, la chronologie joue un rôle tout à fait insignifiant, à supposer qu'elle ne fasse pas totalement défaut.

Sîdî Meh'ammed ben-ᶜAïssa.

Ce saint († v. 1523-1524), qui fut le fondateur de l'ordre des ᶜAïssâoua, est célèbre au Maroc et en Algérie. Sa légende est riche en miracles qu'il opéra ; elle est intéressante aussi par sa lutte contre le sultan de Méquinez[1], auquel sa popularité portait ombrage et qui lui ordonna de quitter la ville, à lui et à tous ses disciples.

Le saint partit et la cité fut déserte, au point que le sultan ne trouvait plus d'ouvriers pour construire les murailles. Pendant son exil, le saint réunit autour de lui un si grand nombre de partisans qu'il devint tout puissant et que le sultan fut obligé, par une démarche humiliante auprès du marabout, de lui demander en grâce de rentrer à Méquinez, ce qu'il fit, mais en posant ses conditions.

[1] D'après les traditions recueillies par L. Rinn, *Marabouts et Khouan*, Alger, 1884, p. 305, ce sultan se serait nommé Moûlaye Ismaᶜîl el-Merînî. (Ne pas le confondre avec le fameux Sultan Moûlaye Ismaᶜîl qui régna de 1672 à 1727). Mais il n'y a pas de sultan de ce nom ayant régné à l'époque à laquelle a vécu Sîdî Meh'ammed ben-ᶜAïssa.



Tombeau de Sidi Belliot à Casablanca.
(D'après une photographie de M. E. Soudan.)

C'est de ce retour triomphal que date, paraît-il, le privilège dont jouissent à Méquinez les ʿAîssâoua, d'être exempts d'impôts et de corvées.

On raconte que, durant l'exil de Sîdî ben-ʿAïssa, ses disciples, mourant un jour de faim, demandèrent au saint de leur procurer quelque nourriture. Le marabout leur ordonna de manger ce qui était sur le chemin qu'ils suivaient; il n'y avait sur le sol qu'ils foulaient que des cailloux, des épines, des scorpions et des serpents. Les fanatiques disciples se jetèrent en affamés sur ces pierres, ces épines et ces animaux repoussants et s'en nourrirent, preuve éclatante du pouvoir surnaturel du saint. C'est en souvenir de ce miracle que les ʿAïssâoua, dans leurs exercices religieux, avalent impunément les matières les plus étranges (verre, aiguilles, etc.) et les bêtes vivantes les plus répugnantes.

On raconte de Sîdî ben-ʿAïssa une curieuse anecdote, bien caractéristique de l'habileté déployée par certains marabouts pour en imposer à leurs disciples et aux foules avides de leur baraka.

Voulant un jour éprouver ses disciples, il leur déclara qu'il avait eu une révélation et que le Prophète lui avait donné l'ordre d'offrir un sacrifice à Dieu. « J'immolerai, dit-il, ce que j'ai de plus cher, c'est-à-dire mes disciples les plus fidèles. Que celui d'entre vous qui m'est le plus dévoué entre avec moi dans ma demeure, pour y être immolé en l'honneur de Dieu. » Un des adeptes les plus fervents de sa confrérie se présente et pénètre dans la maison; un cri violent est poussé et l'on voit le sang se répandre au-dehors sur le sol, par un tuyau sortant du mur. Le saint revient alors auprès de ses disciples, les mains rougies par le sang du sacrifice, et demande une nouvelle victime. Un second disciple s'avance, pénètre

dans la demeure : on entend un nouveau cri et le sang coule une seconde fois. A quarante reprises la scène se renouvelle. Est-ce à dire que quarante disciples auraient été immolés ? Non, à chaque fois, c'est un mouton qui avait été égorgé, tandis que des serviteurs poussaient des cris d'angoisse, destinés à faire croire à la foule, terrifiée dans son admiration fanatique pour l'autorité du saint, que le sacrifice humain avait bien effectivement lieu.

La même légende a été racontée, dit-on, de Sîdî Ah'med ben Yoûsof, mais comme l'a remarqué judicieusement L. Rinn, il semble qu'elle appartienne en propre à Sîdî Meh'ammed ben-ʿAïssa, car c'est à la suite de cette épreuve sanglante que fut créé dans l'ordre des ʿAïssâoua un conseil permanent de quarante frères[1].

Sîdî Meh'ammed ben-ʿAoûda[2].

C'est un des saints les plus vénérés de la province d'Oran, à qui Dieu a donné le privilège de faire du lion l'animal le plus doux de la création.

Ce marabout, qui vécut à la fin du XVI[e] siècle, était venu du Sâgiet el-h'amrâ, cette région située au sud du Maroc, et qui a été, dans l'Islâm, comme la pépinière des fanatiques et des saints. Parvenu, après un long voyage, sur les bords de l'Oued Mina, en Algérie, il se mit à y exercer son ministère, mais découragé par le peu de zèle religieux que manifestait la population de ces parages, il se retira sur une montagne solitaire; il y découvrit une

[1] L. Rinn, *Marabouts et Khouan*, p. 307.
[2] C. Trumelet, *Les saints de l'Islam*, p. 384 ss.

grotte, où il résolut de vivre dans une sainte retraite. La grotte était remplie d'ossements et de carcasses d'animaux, qui ne lui laissaient aucun doute sur les habitants de ce repaire. Sans s'en inquiéter, après avoir nettoyé la grotte des débris de cadavres qui la souillaient, il étendit au fond quelques touffes d'herbe, et, se prosternant le front dans la poussière, il pria avec ferveur. A ce moment, deux lions de taille énorme entrèrent dans la grotte, ayant chacun, dans leur gueule, une brebis. A la vue du saint en prière, les carnassiers s'arrêtèrent et vinrent doucement déposer aux pieds du marabout les brebis tremblantes d'effroi; puis ils s'approchèrent du saint, qui leur imposa les mains et en fit ainsi des lions marabouts. « Les lions, dit un proverbe arabe, sont les chiens de Dieu (qilâb Allâh). » Dès lors, chaque jour, les lions allaient chercher la nourriture du saint, lui rapportant des branches de figuier ou de chêne chargées de fruits, ou des tiges de céréales ou d'autres produits de la campagne.

Le saint mourut dans la grotte où il avait vécu, et les lions préparèrent sa fosse, où un disciple du marabout, miraculeusement conduit auprès de sa dépouille mortelle, l'ensevelit.

Ce disciple, Sîdî Mbârek, en possession des dernières volontés que le saint avait eu soin d'écrire avant sa mort, se fit reconnaître par ses compagnons en qualité de Khalîfa[1] du saint, et devint le chef d'une corporation sous le vocable de Sîdî Meh'ammed ben ʿAoûda.

Depuis lors, les membres de la confrérie élèvent de jeunes lions apprivoisés qu'ils promènent, attachés à une corde d'h'alfa, dans les douars de l'Algérie.

[1] Lieutenant, vicaire, successeur.

Moûlaye ʿAbd es-Selâm ben-Mechîch[1].

Il y a des saints célèbres par les paroles remarquables qui leur sont attribuées. Tel est ʿAbd es-Selâm ben-Mechîch, le marabout le plus vénéré des Djebâla, au Maroc. Les pèlerinages à son tombeau, situé sur le territoire des Benî ʿAroûs, se succèdent durant toute l'année, et les adorateurs du saint viennent, en foules nombreuses, faire des sacrifices auprès du mausolée, et y déposer leurs offrandes d'or ou d'argent.

Moûlaye ʿAbd es-Selâm est l'objet d'un culte si fervent de la part des Djebâliens, que ceux-ci l'ont littéralement divinisé; ils vont, en effet, répétant, à la gloire de leur saint, ces paroles blasphématoires et sacrilèges :

« C'est Moûlaye ʿAbd es-Selâm qui a créé le monde et la religion !

« Quant au Prophète, que Dieu ait pitié de lui, le pauvre ! »

On raconte que, lors de la naissance de cet enfant miraculeux, qui devait plus tard illustrer l'Islâm de l'éclat de sa sainteté, des abeilles accoururent par milliers de tous les points de l'horizon, couvrant le corps du nouveau-né. Les parents, effrayés de ce prodige, étaient dans la terreur se demandant ce qu'il allait advenir de l'enfant, lorsque soudain apparut sur le seuil de la porte le grand saint de Bagdad, ʿAbdelqâder el-Djîlânî, qui, écartant l'armée des insectes, prononça ces mots mémorables : « Ma place n'est plus ici. Quelqu'un de plus grand que moi vient de naître au Maroc. C'est Moûlaye ʿAbd

[1] A. Mouliéras, *Maroc inconnu*, t. II, p. 159 ss.

es-Selâm, c'est cet enfant. Il sera la gloire de l'Islâm et du monde. » Il disparut en disant ces dernières paroles.

Un trait de son adolescence mérite d'être signalé; c'est le plus intéressant de toute sa carrière religieuse.

Il était le dernier né d'une nombreuse famille. A l'âge de quinze ans, le jour même de son mariage, un incident extraordinaire se passa. Des voisins vinrent demander à son père, le vénérable Sîdî Mechîch, de permettre à l'un de ses fils de se rendre chez eux en qualité de chef et protecteur. « Par suite des fautes que nous avons commises, dirent-ils, nos terres ne donnent plus de récoltes. Seul, un descendant du Prophète, peut leur rendre leur fertilité. Permets donc à l'un de tes fils d'apporter dans notre pays la bénédiction céleste. »

Le père, ému par ces paroles, appelle son fils aîné. « Mon fils, lui dit-il, à celui qui te ferait du bien, que ferais-tu ? » — « Du bien, » répond le jeune homme. — « Et à celui qui te ferait du mal ? » — Je lui rendrais le mal pour le mal ? — « C'est bien. A un autre ! » ordonne le vieillard. Tous les enfants, interrogés à tour de rôle, font les mêmes réponses que leur aîné. Enfin se présente le plus jeune.

« Et toi, 'Abd es-Selâm, à qui te ferait du bien, que lui ferais-tu ? » — « Du bien, » — « Et si quelqu'un te faisait du mal ? » — « Je lui rendrais le bien pour le mal. Je prends Dieu à témoin que, plus on me fera du mal, plus je rendrai le bien pour le mal. De cette façon, tous mes ennemis finiront par m'aimer et par m'obéir. » Alors le père dit à ses voisins : « Voici celui qu'il vous faut. »

Moûlaye 'Abd es-Selâm, dont on raconte de nombreux miracles, mourut assassiné en 1228.

Moûlaye Boû Chaʿîb.

Ce saint, dont nous avons déjà parlé, est le patron d'Azemmoûr. C'est un des marabouts les plus vénérés au Maroc et l'on raconte partout les nombreux miracles et guérisons qu'il a opérés. Doutté, dans son grand ouvrage sur Marrakèch, rapporte sur ce saint une légende qui lui a été dite par un musulman du pays et qui offre un intérêt particulier; elle montre que, dans l'Islâm, aussi bien que dans le Christianisme, de grands pécheurs sont considérés comme étant devenus, parfois, des saints qui ont édifié les croyants par leurs vertus exceptionnelles.

« On rapporte que Sîdî ben Dâoûd, patron des Ouled Sîdî ben Dâoûd, tribu des Châouia, et Moûlaye Boûʿ Azza du Gharb étaient, avant de s'être sanctifiés, de grands coupeurs de route. Quand ils voyaient venir un ou deux voyageurs seulement, Ben Dâoûd se couchait sur le terrain, se couvrait d'une étoffe et Boûʿ Azza disait aux passants, que leur malchance avait conduits par là : « Cet homme vient de mourir, aidez-moi à le porter jusqu'au douar voisin. » Il menait ainsi le voyageur dans un endroit bien isolé et là le mort se réveillait à propos pour aider son complice à accomplir leur forfait. Or un jour il advint qu'ils s'attaquèrent ainsi à Moûlaye Boû Chaʿîb qui voyageait seul. Comme Boûʿ Azza lui demandait de l'aider à porter le mort, Moûlaye Boû Chaʿîb répondit : « Voyons d'abord s'il est bien mort. » Boûʿ Azza leva alors la couverture, mais il recula aussitôt d'horreur en voyant que le corps de Ben Dâoûd était déjà rongé par les vers. A partir de ce jour, Boû Azza devint le serviteur de Moûlaye Boû



Qoubbas à la sortie d'Azemmour sur la route de Mazagan.
(D'après une photographie de M. E. M.)

Chaʿîb. Celui-ci le mena près d'une *daya*[1] et lui ordonna de l'attendre. L'autre attendit ainsi pendant un an sans changer de place, si bien qu'il lui poussait de la mousse sur les épaules ; il ne mangeait que les petits brins d'herbe qui croissaient à ses pieds. Au bout d'un an, Moûlaye Boû Chaʿîb revint et, satisfait de l'obéissance de son nouveau disciple, il l'emmena avec lui à Azemmoûr où ils vécurent ensemble. De nos jours, on vénère Sîdî ben Dâoûd parce qu'il reçut la mort par la volonté de Moûlaye Boû Chaʿîb, et Moûlaye Boûʿ Azza parce qu'il fut son disciple[2]. »

Il est à remarquer que cette légende est en contradiction, en ce qui concerne Sîdî Moh'ammed ben Dâoûd ech-Choûrî, avec ce que racontent les biographes de ce saint, qui, d'après eux, fit toujours briller du plus vif éclat le flambeau de ses vertus et de ses dons surnaturels.

Lâlla Fât'ma.

La légende des saintes est moins riche en miracles que celle des saints. Allâh paraît avoir réparti d'une manière inégale la communication de sa toute-puissance entre les deux sexes. La biographie des maraboutes n'en est pas moins intéressante pour cela.

Dans les Kabylies, le nombre des saintes est considérable. Nous avons déjà cité l'une des plus célèbres, Lâlla Imma Tifellout. Mais la plus illustre maraboute kabyle des temps modernes a été Lâlla Fât'ma qui, avons-nous dit, organisa la résistance à l'invasion française dans les

[1] Etang, mare, flaque d'eau.
[2] E. Doutté, *Merrâkech,* Paris, 1905, p. 120 s.

montagnes du Djurdjura en 1857. Cette femme appartenait à une famille puissante et riche de marabouts. Ses oracles passaient pour n'avoir jamais été démentis, et elle avait prédit elle-même, assurait-on, les succès des Français et sa propre captivité [1].

« Malgré son embonpoint exagéré, dit un témoin oculaire [2] qui la vit, lorsqu'après la prise des villages des Illilten elle fut ramenée captive au camp français, ses traits sont beaux et expressifs. Le *kh'ol* étendu sous ses sourcils et ses cils agrandit ses grands yeux noirs. Elle a du carmin sur les joues, du *h'enna* sur les ongles, des tatouages bleuâtres, épars comme des mouches, sur son visage et ses bras; ses cheveux noirs, soigneusement nattés, s'échappent d'un foulard éclatant, noué à la façon des femmes créoles des Antilles; des voiles de gaze blanche entourent son col et le bas de son visage, remontant sous sa coiffure, comme les voiles de Rébecca d'Ivanhoë; ses mains fines et blanches sont chargées de bagues. Elle porte des bracelets, des épingles, des bijoux, plus qu'une idole antique. »

Telle était cette patriote kabyle qui avait su électriser contre les Français, envahisseurs de leur pays, les montagnards du Djurdjura.

Oumm ʿAbdallâh ʿÂïcha bent Seyyîdnâ Moh'ammed ben ʿAbdallâh.

Cette sainte, très célèbre dans le Maghreb, fut « illuminée de Dieu » en 1655-1656.

[1] E. Doutté, *Les marabouts,* p. 90.
[2] E. Carrey, *Récits de Kabylie,* p. 289.



Marabout de Sidi 'Amar à Doûiret-es-seba' (Sud-Marocain).

(D'après une photographie du Lieutenant R. M.)

« Elle fut la première des disciples de son frère (Seyyîdnâ Ah'med) qui reçut la divine faveur ; ravie violemment par une subite illumination en une extase prolongée, elle perdit connaissance. On dit qu'elle permit à son époux de se remarier, lui donnant à choisir entre ce parti et celui de vivre avec elle en supportant son nouvel état, et s'excusant de le mettre dans cette alternative. Elle déplaça toute sa fortune, la dépensa en œuvres pieuses et la partagea entre ses plus proches parents de père et de mère, jusqu'à ce qu'il n'en restât ni peu ni beaucoup. Son mari s'en plaignit à Sîdî Qâsem en disant : « Que faire ? elle est comme celui qui brûle et qui, voyant le feu s'attacher à ses vêtements, les rejette précipitamment loin de lui sans discernement. » Il voulait dire par là que le feu de l'amour divin détruisait les liens qui attachaient encore le cœur de son épouse à ce bas monde, comme le feu réel brûle les vêtements qui sont sur le corps de celui qu'il atteint et l'oblige à lâcher tout ce qu'il a et à le jeter au loin sans discernement. Oumm'Abdallâh aimait à s'isoler : lorsqu'elle se trouvait dans la société des autres femmes, Dieu la plongeait dans un tel hébétement qu'elle ne savait plus ce qu'elles disaient. Elle avait pour son frère une vive amitié et ne pouvait s'arracher à sa contemplation. Quant à son mari Sîdî Moh'ammed 'Âçem el-Andalousî, il était d'abord incapable d'atteindre aux états extatiques où il la voyait, et de supporter la réserve dans laquelle elle se tenait tant vis-à-vis de lui-même qu'à l'égard des plaisirs mondains ; mais un jour, il fut soudainement ravi dans une extase, au cours de laquelle il défaillit et tomba lui aussi sans connaissance. On l'emporta, sur l'ordre de Sîdî Ah'med, et on le fit entrer chez sa femme, qui se répandit en actions de grâces envers Dieu, en le remerciant d'avoir associé

son mari à sa vie d'extase; elle fut ainsi tranquillisée à son sujet. Elle mourut dans les douleurs de l'accouchement, sans avoir pu enfanter, au moment de la prière du vendredi 7 redjeb 1070 (20 mars 1660) et fut enterrée le même jour sous la qoubba de son père. Elle était née vers l'an 1037 de l'Hégire (1627-1628)[1]. »

Faut-il conclure de ce récit, comme d'autres du même genre, que, dans la littérature hagiographique du Maghreb, les maraboutes sont, en général, douées d'un tempérament ascétique? Nous ne le pensons pas.

Dans les légendes des maraboutes, les débordements de plusieurs d'entre elles, la prostitution même à laquelle quelques-unes sont dites s'être livrées, comme Lâlla Imma Tiffelout, ou cette sainte de Safî, dont parle de Chénier, nous inclinent à penser que la continence, tant chez la femme que chez l'homme, n'est point l'objet d'une admiration générale ni absolue. Ce sentiment correspond d'ailleurs au jugement que les musulmans portent, dans le Maghreb en particulier, sur les rapports sexuels, qu'ils considèrent comme un acte naturel, qui ne comporte ni les étonnements, ni les blâmes, ni les condamnations que les Européens, élevés dans les idées chrétiennes, manifestent et prononcent à leur sujet.

Settî Nefîsâ.

Voici, pour achever le tableau des saintes musulmanes, la biographie résumée d'une célèbre maraboute, dont le

[1] Moh'ammed ben et'-T'ayyeb el-Qâdirî, *Nachr el-mathânî fî a^c iân el qarn eth-thânî,* Fez, 1310 H., t. I, p. 227. E. Doutté, *Les Marabouts,* p. 94 s.

tombeau est au Caire, et qui était venue d'Arabie pour se fixer en Egypte.

« Settî Nefîsâ était une arrière-petite fille du Calife et martyr H'asan, le frère de H'ousein. Elle était également belle-fille de Djâ'far es-Sâdîq, dont le nom est considéré dans le système religieux des Chî'ites comme particulièrement fameux, étant celui d'un des plus éminents des douze imâms. Settî Nefîsâ était elle-même une croyante très pieuse. Elle avait accompli trente fois le pèlerinage de La Mecque, jeûnait très souvent, passait les nuits en prières et faisait sans cesse pénitence. Elle mortifiait tellement son corps qu'elle ne mangeait plus que tous les trois jours, et ce qu'elle prenait alors consistait à peine en quelques bouchées. Elle savait par cœur le Coran et ses commentaires ; elle était instruite au point que sa science faisait l'admiration de l'homme le plus érudit parmi ses contemporains, de l'Imâm Châfi'î. Avant de mourir, elle creusa elle-même la tombe dans laquelle son corps devait reposer, et quand la fosse fut prête, elle s'assit dedans et récita cent quatre-vingt-dix fois le Coran. Au moment précis où elle disait le mot *rah'ma* (miséricorde), son âme s'envola de son corps et alla rejoindre le Seigneur de la miséricorde [1]. »

Cette sainte, dont les miracles sont innombrables, appartient, comme on le voit, à la catégorie des savants ascètes, qui forment le petit nombre dans la masse des marabouts, le plus souvent illettrés ou d'instruction très rudimentaire.

[1] I. Goldziher, *Le culte des saints,* p. 292 s.

Comme on a pu s'en rendre compte par les observations que nous avons présentées sur le culte des saints dans l'Afrique du Nord, l'hagiographie musulmane est d'une richesse extraordinaire, et peut rivaliser avec l'hagiographie chrétienne ou hindoue, avec laquelle elle offre d'ailleurs de nombreux points de ressemblance ou de comparaison, tant il est vrai que partout l'esprit religieux, dans ses développements multiples et ses manifestations innombrables, se révèle suivant des lois inflexibles dans leurs principes et d'une infinie variété dans leurs applications.

Notes additionnelles.

I

Mâ el-ᶜAïnîn.

Le Cheîkh Mâ el-ᶜAïnîn, dont nous avons cité le nom à plusieurs reprises, est non seulement un marabout dont la réputation s'étend de l'Adrâr au Maroc, mais c'est un personnage des plus intéressants en lui-même par l'étonnante variété de ses aptitudes et par le rôle qu'il a joué et qu'il joue encore.

Son nom doit s'écrire régulièrement Mâ el-ᶜAïnîn; c'est ainsi qu'il est orthographié dans des ouvrages que ce saint a composés, et qui ont été imprimés à Fez. J'en ai reçu plusieurs de cette capitale, l'an dernier : tous portent le millésime 1324 de l'Hégire (1906), et sortent des presses installées à Fez, il y a trois ans, par un Turc. C'est la première fois que des ouvrages arabes ont été imprimés à Fez; toutes les publications parues antérieurement dans cette ville ont été lithographiées.

Le nom de Mâ el-ᶜAïnîn est symbolique, comme c'est si souvent le cas des noms propres arabes, de ceux des marabouts en particulier. Sa signification est : « L'eau des deux sources. » Le porteur de ce nom est ainsi désigné comme le siège des sources les plus pures de la science, à savoir la théologie et le droit.

Le nom du saint a été déformé par l'usage. On l'appelle le plus communément Sîdî Mâ oul-ᶜAïn, ou plus simplement Mâ l-ᶜAïn. Dans le peuple on entend dire parfois Moûl el-ᶜAïnîn (Moûlaye el-ᶜAïnîn, « Mon Seigneur aux deux sources. »)

Mâ el-ᶜAïnin est d'origine chérifienne[1]; il appartient par sa famille, qui est l'une des plus illustres de cette partie de l'Afrique, à l'un des grands groupes religieux du Sahara occidental, celui des Fâdheliyya, qui se rattache à la confrérie bien connue des Qâdriyya[2] (branche des Beqqâya).

La branche des Qâdriyya de Moh'ammed el-Fâdhel a pour principal centre la région comprise entre le

[1] C'est un chérif édrîsite. Voici sa généalogie qui se trouve dans l'un de ses ouvrages :

Moh'ammed el-Moustafa Mâ el-ᶜAïnîn, ben Moh'ammed el-Fâdhel, ben Mâmîn, bel Mokhtâr, bel H'abîb, ben ᶜAlî, ben Moh'ammed, ben Yah'iâ, ben Chems ed-Dîn, ben Yah'iâ el-Qalqamî, ben Moh'ammed, ben ᶜOthmân, ben Aboû Bekr, ben Abderrah'mân, ben Zaqî, ben Ajemlanî, ben el-Ouâfî Ibrahîm, ben Mesaoûd, ben ᶜAïssa, ben ᶜOthmân, ben Ismaᶜîl, ben Yoûsouf, ben ᶜOmar, ben Yah'iâ, ben ᶜAbdallâh, ben Edrîs (le fondateur de Fez), ben Edrîs (Edrîs II), ben ᶜAbdallâh el-Kâmel, bel H'asan el-Montena, bel H'asan Es-Sebt, ben ᶜAlî, ben Abî Tâleb.

[2] Cette confrérie est la plus répandue et la plus populaire de l'Islâm; son domaine spirituel s'étend du Maroc à la Malaisie, ou, pour parler plus exactement, partout où a pénétré la religion de Mahomet, partout s'est répandu l'ordre des Qâdriyya. Il a été fondé par Sîdî ᶜAbdelqâder el-Djilânî († 1166) né en Perse et enseveli à Bagdad, où est la maison-mère de la confrérie. Cet ordre se fait remarquer autant par ses principes de philanthropie que par son exaltation mystique. Son fondateur pratiqua une charité inépuisable; il avait une vénération particulière pour Sîdnâ ᶜAïssâ (notre Seigneur Jésus) dont il admirait l'immense charité. D'autre part, il a prêché et mis en pratique le mysticisme extatique, l'anéantissement de l'individualité humaine par son absorption en Dieu. En Afrique, sauf en Egypte, l'ordre offre très peu d'homogénéité. Les Qâdriyya sont en général fidèles à l'esprit charitable et tolérant du fondateur de l'ordre. Mais les fanatiques et les ennemis irréconciliables de la civilisation européenne ne manquent pas parmi eux. Au Soudan égyptien, le Mahdî de Khartoum et ses soldats étaient des Qâdriyya.

Tagant et l'Atlantique, c'est-à-dire l'Adrâr et-Temar et le Tirîs[1].

Moh'ammed el-Fâdhel était d'origine chérifienne, de Oualata. Il a laissé la réputation d'un jurisconsulte et théologien éminent. Le célèbre Cheîkh Senoûssi, le fondateur de la confrérie des Senoûssites (Senoûsiyya) en 1835, l'a cité à plusieurs reprises dans sa *Fahrasa*[2], rendant ainsi hommage à la science de ce personnage religieux. Ses fils ont suivi son exemple et plusieurs d'entre-eux sont des écrivains renommés. Tel est en particulier le cas de son fils le Cheîkh Mâ el-ᶜAïnîn.

Mâ el-ᶜAïnîn a acquis une grande réputation par les ouvrages qu'il a composés. Les savants de Fez lui ont, à cause de cela, décerné le titre de *Qot'b* (Pôle), réservé aux hommes les plus remarquables dans un peuple ou dans une communauté mystique. On lui attribue une cinquantaine d'ouvrages dont l'un, assure-t-on, aurait cinquante volumes[3]. Ce n'est qu'en partie seulement que ces écrits ont été publiés à Fez (lithographie ou impression).

Les ouvrages de Mâ el-ᶜAïnîn, qui ont été édités à Fez, sont des traités de théologie mystique, des recueils de *H'adîth* (traditions) attribués au Prophète, des œuvres littéraires (sur la prosodie, la grammaire, etc.), des collec-

[1] A. Le Chatelier, *L'Islam dans l'Afrique occidentale,* Paris, 1899, p. 327.

[2] Ce mot signifie *index d'un livre* (c'est l'arabe régulier *fihris* du persan *fihrist).* On entend par là une sorte de *curriculum vitae* d'un lettré musulman. Il y énumère les diplômes et les grades qu'il a reçus, les livres qu'il a lus, et ceux qu'il est capable de commenter et d'interpréter en public. Il donne aussi la liste de ses *appuis (sanad),* c'est-à-dire des docteurs par l'entremise desquels l'enseignement de l'auteur de chaque livre lui est parvenu.

[3] Revue du Monde musulman, Paris, janvier 1907, p. 348.

tions de *qaçîda*[1] sur tous les sujets possibles (dogme, articles de foi, astronomie, astrologie, etc.), et des traités de droit musulman (rite mâlekite). L'un de ses écrits, le plus intéressant pour nous, est le commentaire d'une qaçîda, dans laquelle il expose que toutes les confréries religieuses musulmanes doivent être unies par le sentiment de la communauté du but qu'elles poursuivent; leur nombre très élevé et leurs divergences apparentes ne doivent pas porter préjudice à l'unité de l'Islâm; il ne faut donc point affirmer la supériorité absolue de telle confrérie sur telle autre[2].

Ce dernier ouvrage (25 pages in-4°), paru à Fez en 1310 de l'Hégire (1893), a pour nous une grande importance, car il caractérise d'une manière parfaite le rôle d'agitateur panislamique joué par Mâ el-ᶜAïnîn. Il cherche, en effet, à unir tous les musulmans, à quelques tendances, sectes ou confréries, qu'ils appartiennent, contre l'adversaire commun, l'Européen. Mâ el-ᶜAïnîn est un des chefs religieux musulmans animés de la haine la plus fanatique contre la France[3].

Un trait tout à fait original de la façon d'écrire de Mâ el-ᶜAïnîn consiste dans les préfaces ou postfaces de ses ouvrages, où il exalte lui-même ses propres mérites et accumule les épithètes les plus laudatives et les plus exagérées à la suite de son nom. On ne sait, en les parcou-

[1] C'est un genre spécial de poème devant avoir au moins trois distiques, selon les uns, au moins seize, selon les autres, mais pouvant en compter jusqu'à une centaine.

[2] Revue du Monde musulman, *ibid.*, p. 349.

[3] Les envois d'armes par le Makhzen (gouvernement marocain) à Mâ el-ᶜAïnîn, et l'action de ce dernier en Mauritanie par le moyen de ses fils ou de ses représentants, sont fréquemment mentionnés, d'après les témoignages indigènes, dans le « Livre Jaune » de 1907 (Affaires du Maroc, 1906-1907).

rant, ce dont il faut le plus s'étonner, de l'orgueil de l'auteur ou de la candeur avec laquelle il dresse sa propre statue à l'admiration et à l'adoration des musulmans.

Mâ el-ʿAïnîn est, en effet, l'objet d'un véritable culte auprès des adeptes de sa doctrine. Il passe d'ailleurs pour être un sorcier, réputation qu'il partage du reste avec beaucoup d'autres saints et marabouts, et, comme ses confrères, il accomplit des miracles.

Le prestige qu'il exerce dans certaines régions (pas partout, témoin l'incident de l'Oued Noûn que nous avons cité plus haut) est vraiment extraordinaire.

Le *Bulletin de la Société de géographie d'Alger* a publié en 1906 la traduction du récit d'un indigène algérien qui avait pris part à un rezzou dans le Sahara occidental. Partie du voisinage du Sud-Oranais, la troupe des pillards, au bout d'une cinquantaine de jours, arriva près de la résidence de Mâ el-ʿAïnîn et tomba sur un troupeau de 300 chamelles, toutes *suitées,* c'est-à-dire suivies de leur chamelon, dont elle s'empara. C'était un superbe butin. Mais le soir arrivèrent au campement des voleurs deux envoyés du saint qui leur dirent : « Vous savez que ces chamelles appartiennent au marabout. Vous ferez ce que vous voudrez ; le marabout ne s'opposera pas à ce que vous les emmeniez, si tel est votre dessein. Mais par la malédiction qu'il lancera sur vous, pas un seul d'entre vous ne reverra ses enfants, pas un seul ne rentrera chez lui. » Les voleurs délibérèrent longuement. Devait-on prendre au sérieux cette menace, ou fallait-il s'en moquer ? Finalement la crainte l'emporta et ils rendirent les chamelles. Quatre jours après ils capturèrent une caravane. La même scène recommença. Les envoyés du marabout revinrent déclarer que dix-neuf charges de cha-

meaux appartenaient à Mâ el-ʿAïnîn : elles furent aussitôt restituées.

Mâ el-ʿAïnîn est, paraît-il, habituellement coiffé d'une grande chéchia de laine blanche, en forme de pain de sucre[1]. On assure que cette coiffure le rend invisible, grâce à un amulette que porte le saint.

Le marabout réside tantôt à Chengît', dans l'Adrâr (de là son nom de Mâ el-ʿAïnin el-Chengît't'î), tantôt au sud du Sâgiet el-h'amrâ.

A la mort de Moh'ammed el-Fâdhel, les Fâdheliyya ont eu pour directeurs les fils mêmes de ce saint. Actuellement Mâ el-ʿAïnîn est considéré comme le chef suprême des Qâdriyyâ dans le Soudan occidental.

Mais, depuis les événements qui se sont passés au Maroc, il y a deux ans[2], il a fondé une nouvelle confrérie, très fanatique, qui porte le nom de ʿAïniyya du nom de son Cheïkh ou directeur suprême. Des lettres du Maroc nous apprennent que les frères de cet ordre religieux sont plus connus, dans le pays, sous le nom de Chenâgt'a ou Chengt'a (originaires de Chengît'). La confrérie a des zâouias à Fez et à Marrakèch, et l'on a prétendu que ʿAbd el-ʿAzîz, alors sultan, s'y était affilié. Ce dernier fait est très vraisemblable, étant donné les rapports très étroits qui existaient alors entre le sultan et le marabout.

Les frères de la confrérie de Mâ el-ʿAïnîn ont été surnommés par les Marocains « les hommes bleus » *(rijâl ez-zrouq)*, parce qu'ils sont vêtus d'une cotonnade bleue

[1] Chéchia, bonnet appelé vulgairement fez en Europe. Au Maroc, les cavaliers du Makhzen portent une chéchia rouge, en forme de pain de sucre; les indigènes donnent à cette coiffure le nom de piment *(felfel el-ah'mar,* poivre rouge).

[2] Nous avons mis la dernière main à ce mémoire pendant l'été de 1908; ceci dit pour fixer la chronologie de certains faits que nous mentionnons.

(khant) qui déteint sur la peau. Or les frères ne se lavent jamais, faisant toujours leurs ablutions avec le sable, parce que l'eau, à ce qu'ils prétendent, leur fait mal; aussi leur peau est d'une saleté bleuâtre.

Lors des troubles qui ont précédé le bombardement de Casablanca (5 août 1907), on vit les rues de cette ville parcourues par les « hommes bleus » de Mâ el-ʿAïnîn. Le type particulier de ces gens-là, originaires de l'extrême Sud-Marocain, du Sâgiet el-h'amrâ et de l'Adrâr, leur aspect féroce, leurs longs cheveux en désordre et les armes qu'ils portaient, répandaient la terreur autour d'eux, aussi bien parmi les indigènes paisibles et étrangers à tout fanatisme, que parmi les juifs du Mellah (le quartier israélite) et les Européens fixés à Casablanca.

Les ʿAïniyya se sont fait une réputation sinistre par toutes les violences qu'ils ont exercées et par là ont fini par s'attirer, non seulement la réprobation, mais la haine des populations musulmanes, au milieu desquelles ils accomplissaient leurs crimes.

En 1906, à Marrakèch, venus en grand nombre pour y acheter des armes et des munitions dans le but de combattre les infidèles du Sénégal, ils eurent la prétention d'agir en maîtres dans la capitale, s'emparant des marchandises exposées pour être vendues, pénétrant dans les maisons particulières pour y demander du thé et des femmes. Un d'entre eux fut surpris un jour cherchant à forcer la porte d'une mosquée, pour y voler. Ce dernier fait mit le comble à la mesure. Le Pacha de Marrakèch fit jeter en prison le coupable et ordonna le désarmement de tous les ʿAïniyya[1].

[1] Revue du Monde musulman, *ibid.*, p. 346.

Partout où ils passaient en nombre, ils prélevaient des tributs en argent et en nature dignes d'un sultan. A Mogador, par exemple, ils reçurent des représentants du Makhzen, le sultan ami de Mâ el-ʿAïnîn les protégeant ouvertement, 30,000 douros[1], des armes, des vivres, etc. Mais, grisés par les succès qu'ils avaient remportés dans leur marche triomphale à travers le sud du Maroc, ils commirent de tels excès, se dispensant de jeûner en plein ramadhân, vendant leurs armes pour en faire de l'argent bon à emporter dans leur pays, etc., qu'ils soulevèrent l'indignation générale. Le 17 novembre 1906, ils s'embarquèrent pour le cap Juby, n'osant pas traverser le Soûs, d'où on ne les eût pas laissés sortir vivants[2].

Aussi n'ai-je pas été surpris de lire ce qui suit dans une lettre que j'ai reçue récemment du Maroc, de la part d'un homme bien informé, Européen en quelque sorte marocanisé, parlant l'arabe comme les indigènes, au milieu desquels il n'a cessé de vivre depuis un assez grand nombre d'années :

« L'influence de Mâ elʿAïnîn a atteint son apogée, il y a deux ans; à la suite des événements de Casablanca (30 juillet 1907)[3], elle n'a cessé de décroître et aujourd'hui elle est à peu près nulle, même à Fez et à Marrakèch où il a pourtant des zâouias. Il avait comme principal appui l'ancien qaïd el-Mechouâr[4] Idrîs ben Iʿaïch, qui était très écouté de ʿAbd el-ʿAzîz, et soutint, tant qu'il fut au pouvoir, son chef spirituel envers et contre tous. Mais le crédit du qaïd, ébranlé à la suite de la prise

[1] Au Maroc, la valeur du douro varie entre 4 et 5 francs.
[2] Revue du Monde musulman, *ibid.*, p. 347.
[3] Meurtre de 9 Européens.
[4] Le maître des cérémonies.

d'Oudjda, ne fit que diminuer jusqu'à sa mort qui eut lieu au mois de mars, et l'influence de Mâ el-ʿAïnîn subit le même sort. Il est fort possible que le nouveau Makhzen, très anti-français et réactionnaire à tous les points de vue, lui donne toutefois une nouvelle vie [1]. »

Espérons que le nouveau sultan, une fois solidement établi au pouvoir et reconnu par l'Europe, modifiera son attitude à l'égard des puissances chrétiennes.

II

Cheîkh Sidiâ.

Cheîkh Sidiâ présente, au point de vue de la politique européenne, un contraste frappant avec Mâ el-ʿAïnîn, et c'est pour cette raison que nous tenons à le signaler ici. Ce contraste est accentué par le fait que ce marabout, célèbre dans l'Afrique occidentale française, a d'étroites relations avec le propre frère de Mâ el-ʿAïnîn, Saʿd Boûh', dont la conduite à l'égard de la France est inspirée par les mêmes principes.

Mâ el-ʿAïnîn, son frère Saʿd Boûh' et Cheîkh Sidiâ procèdent tous trois de la Confrérie qâdriyya des Beqqâya [2].

[1] Lettre du 5 octobre 1908.

[2] Les Beqqâya établis dans le Touât, convertis à l'Islâm par un de leurs ancêtres, ʿAbdelkerîm ben Saʿîd ben Yadroub ben Sakerî ben ʿOqba ben Nâfiʾ, le quittèrent, lors de la deuxième invasion arabe, avec la tribu des Kounta au milieu de laquelle ils habitaient. Ils doivent leur nom à Sîdî Ah'med el-Beqqaye, fils de Sîdî Ah'med el-Kounti. En quittant le Emat, Sîdî el-Beqqaye alla s'installer à Oualata (dans le Hodh), où il mourut, et où une grande qoubba qui existe encore lui fut élevée. » (*Archives marocaines*, vol. XI, N° 1, p. 130, Paris, 1907). Voy. Le Chatelier, *L'Islam dans l'Afrique occidentale*, p. 137. G. Poulet, *Les Maures de l'Afrique occidentale française*, p. 107 ss., Paris, 1904.

La branche de Cheîkh Sidiâ a eu pour premier chef un Kounti nommé Heiba, disciple de Sîdî l-Mokhtâr el-Kebîr el-Beqqaye († 1812). Cette confrérie naissante ne se constitua en ordre indépendant qu'avec son fils Sîdî l-Mokhtâr Ould Heiba, et surtout son petit-fils Cheîkh Sidiâ, le premier du nom.

Cheîkh Sidiâ eut pour successeur son fils Moh'ammed Khalifa, qui a été remplacé par son fils Cheîkh Sidiâ, le marabout actuel.

Cheîkh Sidiâ est fixé à Boutilimit, localité située à 100 kilomètres au nord de Podor (Sénégal), où se trouve un poste français. « Ce poste est d'ailleurs installé dans la maison même du Cheîkh, qui a confié à sa garde sa bibliothèque, qui comprend environ 4,000 volumes[1]. »

Cheîkh Sidiâ, qui doit être âgé actuellement de 45 à 47 ans, est un musulman très instruit et très éclairé ; c'est un lettré, théologien et jurisconsulte.

Cheîkh Sidiâ est un marabout très vénéré, dont l'influence s'étend sur les deux rives du Sénégal, principalement dans le Trarza oriental, au nord de Podor, et dans la plus grande partie du Cayor. On peut dire qu'il a des élèves dans tout le Sénégal et qu'il est connu partout dans l'Afrique du Nord.

La famille de Cheîkh Sidiâ (le premier du nom) a manifesté autrefois des sentiments hostiles contre les Fran-

[1] *Archives marocaines*, p. 131. Nous savons par un arabisant distingué, ami de Cheîkh Sidiâ, et qui connaît bien sa bibliothèque, le capitaine Galland de l'armée coloniale française, que celle-ci renferme un grand nombre de manuscrits arabes, dont plusieurs fort précieux ne se trouvent dans aucune bibliothèque de l'Europe. Il serait à souhaiter qu'un inventaire scientifique de cette bibliothèque, unique en son genre dans cette partie de l'Afrique musulmane, fît connaître au monde savant les richesses qu'elle contient.

çais[1]; mais, depuis la conclusion de la paix avec les Maures, elle a toujours eu une conduite correcte.

Cheîkh Sidiâ, le marabout de Boutilimit, a rendu, au contraire, de très grands services à la pénétration française, soit par son action religieuse et morale, soit par son activité politique et militaire[2]. Lorsque Coppolani entrait dans le Tagant en 1905, il envoya 120 guerriers des Oulâd Biri dans l'Adrâr, pour opérer une diversion. Lorsque Coppolani fut assassiné, Cheîkh Sidiâ pleura en apprenant sa mort.

Le dévouement de Cheîkh Sidiâ à la cause française est d'ailleurs mis en évidence par le document suivant, dont l'importance n'échappera pas au lecteur; nous en reproduisons les passages les plus frappants.

Fetoua du Cheîkh Sidiâ[3].

Proposition. — Faut-il que les musulmans fassent la guerre sainte, lorsque les chrétiens occupent leur territoire, et que non seulement ils ne s'opposent à rien de ce qui touche à la religion, mais qu'au contraire ils favorisent la pratique de cette religion en établissant des qâdis et en organisant l'administration judiciaire?

Il faut considérer également que les chrétiens agissent ainsi avec

[1] C'est sans doute à ce fait qu'il faut attribuer la défiance absolument injustifiée qui est parfois encore exprimée à l'égard de Cheîkh Sidiâ de Boutilimit. Voy., par exemple, *Documents coloniaux : en Mauritanie (mission Cathy)*, p. 18. (« Le mois colonial et maritime, » supplément N° 3, Paris, mars 1908).

[2] Vcy. *Archives marocaines*, p. 131. G. Poulet, *Les Maures de l'Afrique occidentale française*, p. 144. *La dépêche coloniale illustrée*, Paris, 15 octobre 1903 : *La Mauritanie saharienne*, p. 260-262.

[3] Traduction de Ed. Michaux-Bellaire. *Archives marocaines*, vol. XI, N° 1, p. 132 ss., Paris, 1907. On appelle *fetoua* une consultation juridique, ayant souvent la valeur d'une décision.

des musulmans qui sont dans l'impossibilité matérielle de faire la guerre sainte, de même que ceux qui habitent à l'est du Maghreb (Algérie et Tunisie).

Louange à Dieu le maître des mondes ! que la bénédiction et le salut soient sur notre Seigneur Moh'ammed, le Prophète, sur tous nos seigneurs les prophètes et sur tous les saints !

Réponse. — Il est prescrit aux musulmans qui se trouvent dans de semblables conditions, de ne pas attaquer les chrétiens et de ne rien négliger pour vivre en paix avec eux.

Comme le prescrivent la loi et les commentaires, ils ne doivent pas s'épuiser inutilement à lutter contre les chrétiens.

. . . .

(Suit l'interprétation de textes de Sîdî Khalîl[1] et de ses commentateurs).

. . . .

L'impuissance de ce pays à lutter contre la force des chrétiens est reconnue.

Tout homme de sens qui entend et qui voit, se rend compte du manque d'union des musulmans, de l'absence de trésor public, indispensable à toute action, et de l'infériorité de leurs armes vis-à-vis de celles des chrétiens.

De même que non seulement ils sont excusés de ne pas faire la guerre sainte, mais qu'il leur est prescrit de ne pas la faire, de même il ne leur est point imposé d'émigrer, en masse ou partiellement, de leur territoire conquis par l'infidèle, tant à cause de leur pauvreté qu'à cause du manque d'endroits où ils pourraient émigrer et où ils trouveraient la sécurité et les ressources nécessaires.

. . . .

(Nouvelle interprétation de textes de divers auteurs).

. . . .

Si le Prophète ou le savant se rend compte qu'il est impossible de réaliser l'exercice du gouvernement conformément à la volonté

[1] Il s'agit du *Mokhtaçar* (Précis de jurisprudence) de cet auteur.

de Dieu, ni d'écarter l'injustice, si ce n'est en donnant le pouvoir à l'infidèle, c'est à lui de savoir ce qui lui reste à faire.

Il est certain que le souverain agit selon sa volonté; on ne peut s'opposer à rien de ce qu'il ordonne et ses décisions sont exécutées, ainsi que le disent El-Bidaouî et d'autres auteurs.

Dieu (gloire à lui! qu'il soit exalté!) est le seul savant.

Consigné par l'humble serviteur de Dieu, Sidiâ ben Moh'ammed Sidiâ. Que Dieu leur accorde son pardon! Amen!

Fait la cinquième nuit de chouâl 1320 (5 janvier 1903).

(Sceau de « Sidiâ ben Moh'ammed »).

La fetoua de Cheîkh Sidiâ a été approuvée par Cheîkh Saᶜd Boûh', le frère de Mâ el-ᶜAïnîn. Cette approbation, qui donne à la fetoua de Cheîkh Sidiâ l'autorité chérifienne (la famille de Mâ el-ᶜAïnîn est, nous l'avons dit, d'origine chérifienne), mérite d'être citée. Voici la traduction qu'en donne M. Michaux-Bellaire[1] :

Approbation de la Fetoua.

Dieu seul me suffit.

Ce qu'a écrit le Cheîkh, inspiré par Dieu grâce à sa piété, je veux dire le saint des saints, le savant descendant des savants, le Cheîkh Sidiâ, est véridique et conforme à l'Islâm.

Il n'a été conduit à écrire ce qui précède et à étudier cette question que par la générosité et par l'amour pour les musulmans qui emplissent son cœur, et par l'expérience et le jugement qu'il a hérités de ses illustres ancêtres. Qu'il soit avec eux agréé par Dieu et que Dieu leur témoigne sa sollicitude!

[1] *Archives marocaines*, p. 140.

Celui qui sait que les chrétiens sont en nombre immense, qu'ils ont renversé de puissants et populeux empires en Orient et en Occident, qui sait également que le Cheîkh inspiré par Dieu pour sa piété (que Dieu l'agrée ainsi que ses ancêtres !) est des premiers parmi les héritiers du Prophète, et celui des musulmans qui a conservé leur souffle plus que tout autre, se soumettra à ce qu'il a écrit avec raison.

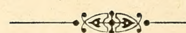
Que celui qui a des doutes sur les paroles du Cheîkh, apporte des actes, sinon tout ce qu'il pourra dire sera sans fondement et ses doutes seront gratuits. Salut!

(signé) : Sa^cd Boûh' ben Cheîkh Moh'ammed el-Fâdhel ben Mamîn el-Qalqâmî [1].

[1] Une correspondance de Mauritanie, que je reçois au moment de livrer mon travail à l'imprimerie (novembre 1908) m'apprend que l'influence de Cheîkh Sa^cd Boûh', décroît dans le Trarza occidental et que Cheîkh Sidiâ tend à devenir le seul marabout influent de la région.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES MATIÈRES



MÉMOIRES
publiés à l'occasion du Jubilé de l'Université de Genève
par les soins de la Commission des Publications.
(Fonds du Jubilé).

Mémoires parus le 1er juillet 1909 :

CHODAT, Robert. — *Etude critique et expérimentale sur le polymorphisme des Algues.* Avec XXI planches.

ETERNOD, A.-Ed. — *L'œuf humain. Implantation. Gestation. Trophoderme. Placenta.* 8 planches lithographiées hors texte, nombreuses figures dans le texte.

FULLIQUET, Georges. — *Le problème de la souffrance. Essai d'apologétique moderne.*

MARTIN, Alfred. — *Observations sur les pouvoirs attribués au juge par le Code civil suisse.*

MEUMANN, Gottlieb-Auguste. — *Observations sur le système du droit privé.*

MONTET, Edouard. — *Le culte des saints musulmans dans l'Afrique du Nord et plus spécialement au Maroc.* Avec 10 illustrations.

NAVILLE, Edouard. — *Les têtes de pierre déposées dans les tombeaux égyptiens.*

NAVILLE, Adrien. — *La Logique de l'identité et celle de la contradiction.*

OLTRAMARE, Paul. — *La formule bouddhique des douze causes. Son sens originel et son interprétation théologique.*

REVERDIN, Jaques-L. — *Quelques remarques sur l'énucléation intraglandulaire dans le goître.*

SEITZ, Charles. — *L'historien Niebuhr citoyen de Genève.*

WUARIN, Louis. — *L'avenir des Campagnes.*

Mémoires annoncés :

BALAVOINE, Hippolyte. — *Le Nouveau Testament et le Gouvernement de Droit divin.*

BOUVIER, Bernard. — *H.-F. Amiel. Le professeur et le citoyen.*

CLAPARÈDE, Edouard. — *La psychologie animale de Charles Bonnet.*

CLAPARÈDE, Hugo DE. — *Les Burgondes jusqu'en 443. Contribution à l'histoire externe du droit germanique.*

DE CRUE, Francis. — *L'action politique de Calvin hors de Genève, d'après sa correspondance.*

GUYE, Philippe-A. — *Calcul systématique de la table des poids atomiques.*

MORIAUD, Paul. — *De la Famille paternelle sans puissance paternelle en droit romain.*

NICOLE, Jules. — *Textes grecs inédits de la collection papyrologique de Genève.*

PARTSCH, Joseph. — *De l'Edit sur l'alienatio judicii mutandi causa facta.*

Imprimerie Albert Kundig, Genève.